

La potale du bois

(Li potale dè bwès)

Pièce en quatre actes dont un prologue de

Marcel LAUNAY

d'après son conte légendaire « Li vipère »

(Traduite du wallon liégeois de Ferrières en français par François BELLIN en juin 2019)

Primée au concours du Théâtre Communal Wallon

Créée sur la scène du Trianon le 16 octobre 1931

Personnages

- Pol Siplet, bourgmestre, 35 ans.
- Séverin Fastré, maître de pressoir.
- Servais Bontemps, berger, 65 ans.
- R.P. Hénot, ermite, 60 ans.
- Martin Dinon, ouvrier de pressoir, 60 ans.
- Dame Thérèse, épouse du bourgmestre, 30 ans.
- La demoiselle Aurélie, servante, 21 ans.
- La femme Noëlle, travailleuse, 60 ans.
- Six ou sept cramignoneurs.

L'intrigue se passe en Ardenne durant le mois d'octobre 1879. L'ermite s'habille comme les moines de l'Ordre des Carmes. Martin, le berger et l'ermite portent la barbe.

Mise en scène du prologue

Une toute vieille habitation mal entretenue. Sur la gauche du décor, on y voit une vieille cuisinière portant un coquemar. Sur le couvercle, quelques marrons cuisent. La tablette de cheminée ne compte qu'un crucifix. La table est située à 2 m du poêle. Les sièges pour s'asseoir : des escabeaux. Au fond, la porte coupe le décor en deux. À gauche, des haricots pendent. À droite, contre le mur, on y trouve une petite table recouverte d'une vitre, là ont sont exposées les médailles que Noëlle vend. Le décor de gauche ne comporte aucun accessoire. Entre le poêle et le mur du fond, une porte donne sur la pièce d'à-côté.

*Pièce mise en ligne en septembre 2019 par et pour le site eglise-romane-tohogne.be
et le futur site terrededurbuy.be*

La potale du bois

(Li potale dè bwès)

Pièce en quatre actes de Marcel LAUNAY

PROLOGUE

Quand le rideau se lève, Noëlle est dans son ménage en train de fendre ses marrons pour les mettre cuire sur le couvercle du poêle. Cela fait, la femme va ouvrir la porte ; elle prend un balai de genets et balaie les coques de marrons vers la porte. Martin passe, s'arrête, regarde la femme et est bien étonné de reconnaître Noëlle. L'homme arrive par le côté gauche.

PREMIER ACTE

SCÈNE 1

Noëlle – Martin

MARTIN – J'avais bien l'impression que c'était toi !

NOELLE – Martin !

MARTIN – Noëlle, que fais-tu donc ici ?

NOELLE – Je suis maîtresse et dame, camarade !

MARTIN – Toi maîtresse et dame ? Depuis quand ?

NOELLE – Depuis le mois d'avril.

MARTIN – Tiens donc ! Et de quoi vis-tu ?

NOELLE – De peu ! Je ne suis ni gourmande ni goulue ! Je suis ici grâce au berger du moulin.

MARTIN (*riant*) – Il t'entretient, peut-être ?

NOELLE (*riant aussi*) – Un plein de vermine n'entretient pas une déguenillée, mon ami ! L'an dernier, quand tu as eu fini campagne au pressoir, te souviens-tu que le berger avait le visage couvert de croûtes lépreuses ?

MARTIN – Oui et il était hideux !

NOELLE – Voyant que les remèdes n'adoucissaient pas ses maux, il a eu un jour l'idée d'aller marmotter des prières à la potale du bois de hêtres. Étonnement de l'homme ! Trois jours plus tard, le berger n'avait plus la moindre tache au visage.

MARTIN – Puis-je te croire ?

NOELLE – C'est la vérité, Martin. Dès ce jour-là, les pèlerins et les mal-signés sont venus prier le saint de la potale. Et moi, voyant cela, j'ai eu l'idée de louer cette baraque-ci et depuis j'y vends des médailles, des images et je sers la goutte à ceux qui entrent.

MARTIN – Alors, tu as quitté le pressoir ?

NOELLE – Le temps de la morte-saison. Je vais y rentrer (*riant*). Nous aurons encore l'occasion de copiner ensemble ! Sais-tu que le vieux Fastré est mort ?

MARTIN – Mort, l'avare ?

NOELLE – Oui, et son fils est veuf !

MARTIN – Parbleu !

NOELLE – Après quatre mois de mariage !

MARTIN (*sifflant*) – Tiens, qu'a-t-elle attrapé la jeune dame ?

NOELLE – Le saura-t-on jamais ? Elle a dépéri en l'espace de quelques jours, et une fois l'enterrement passé, le fils Fastré n'a plus parlé de sa femme.

MARTIN – Mariage forcé que cela ! C'est le père qui en a été la cause... À présent, le fiston a le pressoir à son compte, me semble-t-il ?

NOELLE – Oui, et il a fait restaurer les auvents. Ça m'étonne, car jusque-là, il n'avait guère montré d'énergie à l'ouvrage. Et toi, te voici revenu te mettre à son service ?

MARTIN – Comme tous les ans. Alors que j'arrachais mes canadas, j'ai vu passer les oies sauvages. Alors, je me suis dit : les hêtres vont laisser secouer leurs fruits ; retournons au pressoir !

SCÈNE 2

L'ermite – Noëlle – Martin

L'ERMITE (*venant de la droite – Sur le seuil – Il porte un gros paquet*) – Tiens, deux barbes blanches qui se rencontrent !

MARTIN (*coupant*) – Dans la maison d'une brave femme !

NOELLE – Entrez père ermite !

L'ERMITE – Mais c'est Martin ! Vous êtes revenu pour un temps au village ?

MARTIN – L'ouvrage me fait revenir en urgence, père moine.

L'ERMITE – Alors vous pourrez trimer sans répit. Les hêtres produisent des fruits à satiété cette année. L'huile de lamponette ne manquera sûrement pas en hiver.

MARTIN (*allant vers la porte*) – Je vais souhaiter le bonjour aux personnes du pressoir.

L'ERMITE – Vous y constaterez un fameux vide, vous savez !

MARTIN – En effet, Noëlle m'a prévenu !

L'ERMITE – Toujours est-il que là vous serez le bienvenu.

MARTIN (*s'en allant par la droite*) – À bientôt père moine, à bientôt Noëlle !

L'ERMITE – Que Dieu vous mène ! (*Noëlle retourne vers ses marrons.*)

SCÈNE 3

L'ermite – Noëlle

L'ERMITE – Quelle bonne odeur répandent vos marrons, Madame Noëlle.

NOELLE (*riant*) – À mon avis, vous l'avez déjà sentie alors que vous étiez encore sur le chemin, père ermite !

L'ERMITE (*mettant son paquet sur la table*) – Voici mes champignons ; les remettrez-vous bien au messager ?

NOELLE – Vous avez une fameuse récolte cette fois-ci !

L'ERMITE – Ce sont les derniers champignons d'octobre, pour sûr ! Bientôt, l'hiver revêtira son blanc manteau.

NOELLE – C'est le dicton qui le dit. Eh bien, le messager sera content de pouvoir fournir ses clients de la région liégeoise. Et vous, père ermite, vous y gagnerez quelques petits sous.

L'ERMITE – J'en ai bien besoin, allez Madame. Les tempêtes et le mauvais temps délabrent tout mon ermitage. Allez, à tout à l'heure. Je vais soigner le vieil Antoine Grindet.

NOELLE – Et c'est là toutes vos nouvelles ?

L'ERMITE – Que puis-je dire d'autre ? Le vent a sifflé durant toute la nuit ; sans doute prie-t-il pour moi quand je sommeille... Vers le lever du jour, quelques sangliers sont passés devant ma porte tout grognant... Voilà mes nouvelles... mes nouvelles d'esseulé. (*Il se prépare à partir.*)

NOELLE – Dites, père ermite, savez-vous qu'on rencontre beaucoup de pèlerins ces jours-ci ?

L'ERMITE – En effet, le berger m'en a parlé.

NOELLE – Si j'étais vous, je changerais la potale de place.

L'ERMITE – Comment cela ?

NOELLE – Je la déplacerais à côté de votre ermitage.

L'ERMITE – En ai-je le droit, pensez-vous ?

NOELLE – Qui vous en empêcherait bien ? Au pied du saint, vous mettriez un tronc.

L'ERMITE (*coupant*) – Voilà-t-il pas une bonne idée !

NOELLE – Et avec les petits sous des pèlerins, vous pourriez restaurer votre logement et entretenir la potale !

L'ERMITE (*sur le pas de la porte*) – J'en parlerai à notre curé quand je descendrai au village... Il me semble que le bois de hêtres appartient à la Commune.

NOELLE – Oui, à la Commune. Ce sont les propriétaires du pressoir Fastré qui le louent de père en fils.

L'ERMITE – Merci Noëlle. Je prierai pour vous. (*Au lointain, on entend un flageolet de berger.*) Heureux berger, va !

NOELLE (*sur le seuil*) – Heureux depuis qu'il est guéri ! En aura-t-il enduré des misères avec la lèpre !

L'ERMITE – Il viendra vite le moment où nous n'entendrons plus son flageolet. Les temps froids rechasseront l'homme et ses bêtes !

NOELLE (*riant*) – La bise sifflera pour lui, père ermite !

L'ERMITE (*étant dehors*) – Je repasserai tout à l'heure. (*Et il s'en va vers la gauche.*)

NOELLE – À tantôt, père ermite !

SCÈNE 4

Séverin – Noëlle

Noëlle ferme la porte, contrôle les champignons, prend un panier placé dans un coin et se dirige vers la pièce d'à-côté. Quelques secondes passent. On frappe à la porte ; on frappe encore. C'est Séverin. Alors qu'on ne vient pas lui ouvrir, le jeune homme entre lentement. On remarque que l'odeur des marrons lui chatouille le nez. Il s'approche du fourneau, prend un siège à trois pieds, s'assied, prend un marron, le décortique et le mange. Noëlle arrive avec un panier rempli par une denrée ou une autre. Elle le dépose près de la porte d'entrée, puis se dirige vers le poêle et aperçoit Séverin. – Oho ! on tombe à l'heure du repas, meunier !

SÉVERIN (*sans se retourner*) – Un pareil, on le mange encore !

NOELLE – Quel hasard t'amène ici ?

SÉVERIN (*mangeant encore*) – Vous devriez vous en douter, n'est-ce pas Noëlle !

NOELLE – M'en douter ? (*lui cognant l'épaule*) Parle donc, galopin.

SÉVERIN (*la bouche pleine*) – J'ai besoin de vous au pressoir... pour m'aider !

NOELLE (*riant*) – T'aider ! Tu oses dire : t'aider ! Eh bien, ce serait la première fois ! Mais l'ami, les années précédentes, à l'époque du pressage, où étais-tu ? Dans les bois, le fusil sur l'épaule, n'est-ce pas ?

SÉVERIN – Mais Noëlle, mon papa vivait encore à cette période-là !

NOELLE – Il était trop bon ton papa ! Je n'ai jamais compris pourquoi un homme, tant porté sur l'argent, te laissait vagabonder alors que l'ouvrage nous accaparait tôt jusqu'à tard ! Allez, tu aurais quand même pu donner le coup de main !

SÉVERIN – Eh bien, c'est vrai, papa a bien fait sa part ; à mon tour de commencer la mienne. Vous viendrez, n'est-ce pas ? Vous aurez le temps de vendre vos médailles le dimanche. Il n'y a plus aucune présence féminine à la maison et il faudrait...

NOELLE (*coupant*) – Plus aucune femme ? De ta faute. On ne fait pas mourir une épouse à petit feu comme tu as fait mourir la tienne.

SÉVERIN – Mais Noëlle, vous connaissez pourtant l'affaire, vous. Mon papa m'a forcé à épouser la jeune fille.

NOELLE (*méprisante*) – Oui et il trouvait sûrement que le fossoyeur avait trop peu d'ouvrage : tu lui en as donné ! Remarie-toi, grand sans énergie, et cette fois-ci choisit une compagne à ta convenance.

SÉVERIN (*prenant un marron*) – On ne trouve pas une épouse comme on met la main sur un marron, vous savez !

NOELLE – Ce qui est sûr, c'est que tu étrangles le faisan sans le faire crier. Tu ressembles au renard : tes frasques, tu les accomplis loin de chez toi. (*Appuyant*) Au village voisin, on évoque tes fredaines. (*Au loin on entend les grelots d'un attelage.*)

SÉVERIN – Et quoi, qu'est-ce pour un attelage ?

NOELLE (*allant sur le pas de la porte et regardant sur la gauche*) – C'est le messenger ; je vais lui remettre des paquets. Ici, le chemin est trop étroit pour son chariot. Mange, je vais revenir. (*La femme se dirige vers la gauche avec les paquets. Séverin prend un marron, le décortique, fait le tour de la pièce et s'arrête devant la table vitrée, là où sont disposées les médailles. La porte est restée ouverte.*)

SCÈNE 5

Thérèse – Séverin

THERESE (*venant de la droite avec son porte-seaux et ses paniers – Surprise de voir Séverin.*) – Toi, Séverin !

SÉVERIN – Quelle rencontre !

THERESE (*regardant autour d'elle*) – Et Noëlle ?

SÉVERIN – Partie à la rencontre du messenger. Entre donc, Thérèse !

THERESE (*regardant la table aux médailles*) – Fais ton choix.

SÉVERIN – Il est déjà fait !

THERESE – Ah bon ! Laquelle vas-tu choisir ?

SÉVERIN (*l'attirant vers lui et l'embrassant*) – Toi ma bien-aimée !

THERESE (*riant*) – Drôle de médaille !

SÉVERIN (*en la cajolant*) – Une vivante !

THERESE – Attention, si quelqu'un venait !

SÉVERIN – Et ton mari ?

THERESE – On l'a appelé à Vielsalm.

SÉVERIN – Puisse-t-il ne jamais plus revenir !

THERESE (*riant*) – Drôle de souhait, mon ami.

SÉVERIN – Toujours est-il que tu dois t'attendre à en être débarrassé dimanche prochain !

THERESE – Ah ! tout de même ! (*curieuse*) Et comment t'y prendras-tu ?

SÉVERIN – On chassera dans le bois Vaux-Notre-Dame. Il y aura une balle perdue ; nous ferons retomber l'affaire sur un accident de chasse : j'ai mon plan.

THERESE – Et si on te voyait ?

SÉVERIN – Mais j'ai mon plan ! Sois sans crainte, ça se fera comme un coup d'éclair... Dis quand même, tu ne vas pas le laisser se douter de quelque chose ? Es-tu naturelle avec lui ?

THERESE – Sois tranquille, il ne se doute de rien ; je le cajole comme jamais ! Tu rirais si tu assistais à mes faussetés.

SÉVERIN – La mauvaise passe ne durera que quelques jours ! Alors, nous aurons notre chance. (*Les grelots de l'attelage tintent.*)

THERESE – Taisons-nous, revoici notre dame ! (*Séverin va reprendre place au coin du feu et prend un marron. Thérèse se dirige vers l'entrée de la maison et crie sur la gauche*) : Attention, Noëlle, le « presseur » « presse » vos marrons !

NOELLE (*du dehors*) – Il connaît si peu son métier !

THERESE (*riant*) – Si, si, il le connaît pas mal !

SCÈNE 6

Noëlle – Thérèse – Séverin

NOELLE (*sur le pas de la porte*) – Ah ça manger, oui ! Presser, il ne l'a jamais fait ; c'est le patron d'une huilerie qui a l'habitude de voir trimer les autres. Et c'est pour ça, vous comprenez, qu'il est venu me réengager ! Regardez, il devient muet... ça mange... ça mange !

THERESE (*riant*) – Ce sont des coups de fouet, Noëlle, que vous lui donnez.

NOELLE – Ça notre dame, je n'utilise pas un brin d'herbe ! Et où allez-vous ainsi ?

THERESE (*s'en allant vers la gauche*) – Chez les Gérardy, leur porter du beurre.

SCÈNE 7

Noëlle – Séverin

NOELLE (*s'approchant du poêle*) – Voilà une dame, vois-tu grand niais, une vraie ouvrière !

SÉVERIN (*soupirant*) – Mon Dieu !

NOELLE – Comment n'as-tu pas encore compris cela ? Tu l'as courtisée avant le bourgmestre pourtant !

Avec une femme pareille dans ton ménage, tu serais devenu l'homme le plus puissant de la contrée.
SÉVERIN – Oui, mais ses parents n'avaient pas de biens propres et mon père ne voulait pas entendre parler de ce mariage-là.

NOELLE – Pas de biens propres ! Eh bien ! ton papa, sans vouloir te faire de la peine, n'était qu'un usurier ! Le vieux Siple, lui, qui avait prairies et hectares de terres, a-t-il empêché pour autant son fils d'épouser sa bien-aimée ? Pas si bête, n'est-ce pas le vieux Siple. Aussi, la gestion du moulin n'a-t-elle jamais faibli. Elle travaille, tu sais, cette Thérèse-là. Trop tard pour toi, vois-tu maintenant, paresseux !

SÉVERIN (*mangeant un marron et soupirant*) – Trop tard, bien sûr ! Trop tard...

NOELLE (*s'approchant*) – Et cependant, ici au village, il y a encore un parti intéressant pour toi.

SÉVERIN (*se retournant*) – Ici au village ?

NOELLE – Oui l'ami, oui ! Le moulin des Siple tourne parfaitement ; c'est bien sûr grâce au bourgmestre et à sa compagne, mais aussi à une jeune fille pétrie de volonté et d'énergie.

SÉVERIN (*méprisant*) – La servante, peut-être !

NOELLE – Elle, mon ami !

SÉVERIN (*toujours méprisant*) – Me marier avec une servante !

NOELLE – Ne fais pas la sûre mine, petite tête ; c'est une servante qui, quand elle aura ses 21 ans – et elle doit les avoir ces jours-ci –, touchera 110.000 francs, héritage d'un oncle. Essaye de trouver dans la région une jeune fille à la tête d'une telle fortune !

SÉVERIN – Ce sont des commérages, n'est-ce pas ça Noëlle ?

NOELLE – Commérages ! Renseigne-toi chez le notaire de Vielsalm et tu sauras que la jeunette provient d'une riche famille de tanneurs qui, malheureusement, connurent un revers, sauf l'oncle en question qui conserva sa fortune. D'ailleurs, le parler et les manières de cette jeune fille montrent clairement qu'on a à faire à une personne bien éduquée, ailleurs que sur le fumier d'une cour de ferme ! L'oiseau est sur la haie, Séverin ; ne le laisse pas s'envoler. (*Alors, le berger joue du flageolet – Noëlle va sur le pas de la porte.*) À moins que tu ne voudrais traîner une vie pitoyable comme notre joueur de flageolet !

SCÈNE 8

Le berger – Noëlle – Séverin

NOELLE (*regardant encore vers la droite*) – Tiens, berger, où as-tu laissé tes brebis ?

LE BERGER (*du dehors*) – Elles se reposent, femme ! (*arrivant*) Alors, le chien les surveille ! (*Il entre, portant sous le caban un bouquet de bleuets et une statue en bois représentant un saint.*)

NOELLE – Aurais-tu envie d'un petit verre ?

LE BERGER – Voilà un certain temps que ça me tente ! Vide va ! (*Regardant Séverin, rudement*) Salut, tordeur !

SÉVERIN (*sèchement*) – Berger ! (*Noëlle vide à boire.*)

LE BERGER (*à Noëlle*) – Tout en veillant aux bêtes, j'ai sculpté un saint en bois. Regarde, c'est la reproduction de celui de la potale du bois de hêtres.

NOELLE – Pendard, va ! Comme tu l'as réussi ! Tes coups de couteau sont justes, berger.

LE BERGER – S'ils sont justes ! Je sculpterais un diable s'il le fallait. (*Donnant la statue*) Tiens, essaye de la vendre aux pèlerins.

NOELLE – Merci berger ! Il n'y manque plus qu'un peu de couleur ! Allez, bois ! (*Voyant le bouquet*) Eh, tu as là un bouquet de bleuets. Ce sont les derniers, bien sûr !

LE BERGER – On n'en trouve plus guère. Tantôt, j'irai au cimetière afin de les déposer sur une tombe !

NOELLE – As-tu de la parenté là, toi berger ?

SÉVERIN (*se levant et s'emportant brusquement*) – Où as-tu dégoté ce bouquet-là, vieux barbu ?

LE BERGER (*franchement*) – Au crucifix de la basse-voie !

SÉVERIN (*s'approchant et perçant le berger des yeux*) – Au crucifix de la basse-voie. (*lui arrachant le bouquet des mains*) Et le Bon Dieu ne t'a pas traité de vandale et de fils de Judas ?

LE BERGER (*sans hésiter*) – Alors que je passais, le crucifix m'a crié : « L'homme, vient reprendre ces fleurs-ci ; elles proviennent d'un vaurien qui laisse la tombe de sa femme abandonnée ! » Entends-tu

ce qu'il m'a crié ? C'est à croire que tu as une faute à te faire pardonner car, avant, tu passais là-bas sans même y jeter un regard !

NOELLE (*pour l'apaiser*) – Dis, berger...

LE BERGER – Je t'ai regardé poser le bouquet alors que j'étais sur le talus et devant une telle attention, mon sang n'a fait qu'un tour.

NOELLE – Mais berger, écoute un peu...

SÉVERIN – Sorcier de gargote !

LE BERGER – Afin d'entretenir la tombe de sa femme, sais-tu bien ce que j'ai dû faire, Noëlle ? Y conduire deux moutons pour qu'ils rasant les herbes qui y poussent. Deux bêtes ont fait la tâche qu'un homme oublie de faire.

SÉVERIN (*fâché*) – Deux bêtes ont fait l'ouvrage ! Et l'homme qui l'a fait faire cache sous son caban toutes les chicaneries du fourbe.

LE BERGER – Tordeur, tu sauras que...

SÉVERIN (*coupant*) – Laisse tranquille les gens de douce croyance, berger. Evite de leur faire croire que c'est le saint de la potale qui t'a guéri de la lèpre.

LE BERGER – Tu comprendras...

SÉVERIN (*coupant*) – Tout est dit, berger. Si tu es guéri, cela ne m'étonnerait pas que ce soit dû à quelque sorcier soignant les maux les jours de sabbat derrière les arbres de la bruyère. Tu trompes les gens pour leur vendre tes statues.

NOELLE (*pour calmer le jeune homme*) – Séverin !

LE BERGER (*démonté*) – Fils de grincheux !

SÉVERIN – Tu veux en faire une fable dont on parle au coin du feu pour qu'on mette en avant le berger Bontemps. Vois-tu, Noëlle, là où la gloriole se glisse, même chez les bergers ! D'abord, un homme sain attrape-t-il la lèpre ?

LE BERGER – Il y a des souillures pour tout le monde, ne l'oubliez pas !

NOELLE – Allons, bois berger. Parle-nous de tes moutons et laissons dormir le saint de la potale !

LE BERGER (*buvant sans attendre*) – À ta santé, femme !

SCÈNE 9

Aurélie – Noëlle – Le berger – Séverin

AURÉLIE (*venant par le fond droit*) – Noëlle et la compagnie !

LE BERGER – Jeune fille !

SÉVERIN (*faussement*) – Mademoiselle Aurélie !

AURÉLIE – Monsieur Séverin !

NOELLE – Quel caquetage vous amène, ma fille ?

AURÉLIE – J'ai besoin d'une médaille, Noëlle.

LE BERGER – Vous m'en auriez parlé ce matin, je vous l'aurais apportée.

AURÉLIE – Je veux choisir moi-même, voyez-vous berger !

NOELLE (*levant la vitrine de la table*) – Choisissez, ma fille !

AURÉLIE (*voyant la statue*) – Quelle belle statue ! Elle ressemble au saint de la potale du bois !

NOELLE – Vous plaît-elle ?

AURÉLIE – Beaucoup, Noëlle, mais j'aime mieux une médaille.

SÉVERIN – Je vous l'offrirais volontiers, savez-vous Mlle Aurélie, si vous choisissiez la statue ! (*Mauvais coup d'œil du berger.*)

AURÉLIE – C'est trop de bonté de votre part, Monsieur Séverin, mais une médaille ne tient guère de place. Je veux simplement un souvenir du village !

NOELLE – À quelle occasion, Aurélie ?

AURÉLIE – Dans peu de temps, je quitterai le village ; la médaille me remémorera l'endroit où j'ai passé quelques années de ma jeunesse.

NOELLE – C'est vrai, vous avez souvent dit que vous quitteriez l'endroit à l'âge de 21 ans.

LE BERGER (*prenant une médaille et la présentant à Aurélie*) – Prenez cette médaille, jeune fille, elle

vous portera chance.

AURELIE – Vraiment berger, alors je vous écoute.

SÉVERIN (*méprisant*) – Bonne chance si le diable et ses « enfourcheurs » acceptent le souhait du berger !

NOELLE (*pour le calmer*) – Séverin !

SÉVERIN – Et comme le berger prend part à leurs sabbats, Mlle Aurélie, vous aurez la bonne fortune tout le restant de votre carrière !

LE BERGER (*fâché*) – Tu heurtes les gens, là tordeur !

SÉVERIN – Je les heurte à ma manière.

AURELIE (*ne sachant quoi*) – Alors, que dois-je faire, Noëlle ?

NOELLE (*lui donnant une autre médaille*) – Tenez, Aurélie, prenez celle-ci et, parce qu'elle doit vous servir de souvenir, je vous l'acquitte !

AURELIE – Grand merci ; je ne vous oublierai pas.

SÉVERIN (*lui présentant le bouquet de fleurs*) – Moi, Mlle Aurélie, je vous offre un bouquet de bleuets. (*Mouvement de colère du berger.*)

AURELIE (*le prenant*) – Que vous êtes bon, M. Séverin !

SÉVERIN – Pourtant, en remontant la basse-voie, faites-moi le plaisir de les déposer au pied du crucifix. Le Christ vous bénira !

LE BERGER (*indigné*) – Mais tordeur...

SÉVERIN (*coupant*) – Maintenant, je suis sûr que le berger n'aura plus le cœur d'enlever les fleurs déposées à la croix. (*Il part sans tarder par la droite.*)

AURÉLIE – Vous avez fait une chose pareille, vous, berger ?

LE BERGER – Oui, jeune fille, et j'en avais le droit !

AURÉLIE (*indignée*) – Le droit de profaner ? (*Séverin revient à la fenêtre et ne se presse pas pour pouvoir faire chemin avec Aurélie.*)

LE BERGER – Mais Aurélie...

NOELLE (*pour le calmer*) – Aurélie !

AURÉLIE – Je vous ai vu l'autre jour faisant paître vos bêtes sur la tombe du cimetière. Vous profanez, berger, vous profanez ! (*Elle jette la médaille sur la table – Sortant précipitamment.*) Merci Noëlle !

SCÈNE 10

Noëlle – Le berger

LE BERGER (*se dirigeant vers le pas de la porte – fâché*) – Sacré sottie tête, va !

NOELLE (*riant*) – On t'a rendu la monnaie de ta pièce, là berger !

LE BERGER – D'une belle façon encore ! Regarde, voilà qu'ils s'en vont ensemble et ils se congratulent !

NOELLE – Ah ça, Séverin est sans grandeur ! Pour lui, une servante vaut une jeune fille d'un patron.

LE BERGER. – Oui, il est prêt à faire croire n'importe quoi ! Ça ne lui portera pas chance !

NOELLE (*en épluchant quelques marrons et en les plaçant sur le couvercle*) – À mon avis, hein berger, il convient, me semble-t-il, de laisser vivre chacun à sa mode. Ainsi, parfois une remontrance tombe à point nommé, bien juste et faut-il encore qu'elle soit administrée amicalement, là, sans trop choquer.

SCÈNE 11

Le bourgmestre – Noëlle – Le berger

LE BOURGMESTRE (*venant par la gauche et passant rapidement*) – Bonjour Noëlle.

NOELLE – Mais bien sûr, c'est le bourgmestre. (*Allant vite sur le pas de la porte.*) Dites, bourgmestre, qu'avez-vous appris de neuf à Vielsalm ?

LE BOURGMESTRE (*du dehors*) – Mauvaise nouvelle, femme !

NOELLE – Mauvaise nouvelle ? Entrez un brin... Allez, que raconte-t-on ?

LE BOURGMESTRE (*entrant*) – Comment, tu es ici toi, berger ?

LE BERGER – Oui, maître, mes bêtes se reposent dans la friche toute proche.

LE BOURGMESTRE — À croire que le pays est hors de la grâce de Dieu !
 NOELLE — D'où vient cela ?
 LE BOURGMESTRE — Le croup fait des ravages à Vielsalm et la maladie se propage dans les villages où l'Ourthe coule !
 NOELLE (*joignant les mains*) — Marie-Joseph !
 LE BOURGMESTRE — D'un autre côté, les fontaines situées dans les fondrières sentent le poison !
 LE BERGER — Mon Dieu !
 LE BOURGMESTRE — C'est, dit-on, la mauvaise action d'un berger venant d'Allemagne qui a été limogé à la ferme de Joubiéval !
 NOELLE — Et ce Kaiserlijk se venge, je suppose ?
 LE BOURGMESTRE — Alors, la Justice se tient jour et nuit en alerte et elle veut qu'on fasse bouillir l'eau avant de la boire et aussi celle qui sert à se laver.
 LE BERGER — Même pour se laver !
 NOELLE (*riant*) — Tu ne te laves jamais toi, le berger ?
 LE BERGER (*fâché*) — C'est-à-dire...
 LE BOURGMESTRE — De plus, bien des personnes sont atteintes de la lèpre, de s'être lavées avec l'eau des fontaines.
 NOELLE — Ce n'est qu'un laid moment à passer, le saint du bois de hêtres va les guérir. Mais, bourgmestre, ceux qui sont atteints par le croup, que vont-ils devenir ?
 LE BOURGMESTRE — À la garde de Dieu et des pharmaciens, Noëlle ! Mais pressons, vide-moi la goutte. Et toi berger, ne tarde pas : va d'abord reconduire les brebis. Une fois rentré, tu te rendras chez le garde champêtre et tu lui diras d'aller prévenir la population. (*Noëlle vide la goutte au bourgmestre.*)
 LE BERGER — Je me dépêche. (*s'en allant*) Les fontaines empoisonnées ! Quelle épidémie !
 THERESE (*d'au loin*) — A-t-on bu la goutte, berger ?
 LE BERGER (*rudement*) — J'en ai même bu deux. (*Il part vers la droite.*)
 LE BOURGMESTRE — Tiens, c'est ma femme !
 NOELLE — Elle a été livrer son beurre.

SCÈNE 12

Thérèse – Le bourgmestre – Noëlle

THERESE (*entrant*) — Ah, tu es là mon homme !
 LE BOURGMESTRE — Oui, ma femme, me voilà revenu.
 THERESE — Et bien, on en colporte des nouvelles !
 NOELLE — Vous les connaissez déjà ? (*Le bourgmestre paie Noëlle.*)
 THERESE — Oui, les marchands revenus de Vielsalm m'ont conté l'affaire. Quelle tâche que de falloir cuire l'eau pour tant de bêtes !
 LE BOURGMESTRE — Nous nous servons des cabouilloirs, voilà. Reviens-tu, Thérèse ?
 THERESE (*faussement*) — Je suis prête, Pol.
 LE BOURGMESTRE — Donne-moi ton porte-seaux et tes paniers : je vais m'en charger.
 THERESE (*faussement*) — Je ferai bien cela moi-même, tu sais mon bien-aimé !
 LE BOURGMESTRE — Allons, donne-les moi !
 THERESE (*les donnant*) — Voilà mon époux. (*Le bourgmestre s'en empare.*)
 NOELLE — Quel plaisir d'être vous deux !
 LE BOURGMESTRE — Quel plaisir d'être, voulez-vous dire : j'ai une si gentille moitié.
 THERESE — Je fais tout pour le complaire.
 LE BOURGMESTRE — Ça Noëlle, j'en suis fou amoureux !
 THERESE (*encore plus faussement*) — Aussi, je ne suis bien qu'avec lui ! Comme je vous le dis, n'est-ce pas Noëlle ! Comme je vous le dis. (*Ils partent vers la droite.*)
 NOELLE (*étant sur le pas de la porte*) — Le Grand Maître vous donnera un bel avenir, les jeunets ! À plus tard, n'est-ce pas bourgmestre. Au revoir, meunière ! (*riant*) N'oubliez pas de faire bouillir l'eau ! (*Elle les regarde s'en aller, toute contente.*)

SCÈNE 13
L'ermite – Noëlle

L'ERMITE (*venant de la gauche*) – Vous regardez s'en aller le bourgmestre et son épouse, là, femme ?
NOELLE – Je ne saurais me fatiguer à les regarder, voyez-vous père ermite ! Pourrait-on trouver deux jeunes mariés plus unis et plus heureux qu'eux ?

L'ERMITE (*faisant des bénédictions*) – Que Dieu les bénisse, femme Noëlle, que Dieu les bénisse !
Le rideau tombe doucement.

DEUXIÈME ACTE

Chez le bourgmestre – Une cuisine propre et nette – La porte d'entrée est au premier plan sur la gauche du décor – À peine entré sur scène, on se trouve à proximité de la fenêtre ; joignant celle-ci, il y a quelques bois de chevreaux, là où pendent le caban et le néflier du berger. Puis c'est un renforcement où l'on trouve l'armoire et l'escalier qui monte vers la chambre contre le décor du fond. – À la droite de l'escalier, une petite table garnie de cruches en cuivre. L'horloge s'élève dans le coin ; à côté est le fourneau, celui-ci remplit presque tout le décor de droite. – De ce côté-là, au premier plan, c'est la porte qu'on ouvre pour se rendre dans les autres pièces. La grande table se trouve en face de l'escalier. Ici pour s'asseoir, on utilise d'anciennes chaises. – Un fauteuil repose au coin du feu. – Entre l'armoire et l'escalier, il y a un bénitier garni d'une brindille de buis. Sur la cheminée, on découvre une lamponette, une petite cruche en cuivre, deux chandeliers et un crucifix.

SCÈNE 1
Thérèse – Le berger – Puis Aurélie

Quand le rideau se lève, le berger est à côté du poêle et il verse, dans un seau en bois, l'eau du coquemar. Thérèse replie des draps et les range dans une manne de lessive.

THERESE – Si, si, berger, vous êtes devenu blessant.

LE BERGER. – Mais ne pourrait-on même plus dire sa façon de penser, à votre avis !

THERESE – Si, bien sûr, mais votre manière de prêcher ne plaît guère à tout le monde. En ce qui me concerne, je n'y prête aucune attention, savez-vous. Cependant, je me suis souvent demandé comment le saint de la potale avait pu vous guérir. Vous êtes mordant, berger !

LE BERGER – Mordant, je le suis quand je dois l'être. D'un autre côté, ai-je déjà fait une enjambée en dehors du chemin ? Alors, pourquoi le saint ne m'aurait-il pas estimé digne d'être guéri ? C'est comme je vous disais, Madame, j'ai encore bon œil. (*Aurélien descend l'escalier et écoute.*) Et, étant sur les sarts, je vois ce qui se passe ici et là. Je connais des femmes que le saint hésiterait à guérir.

THERESE – Si au moins vous m'expliquiez !

LE BERGER (*s'en allant vers le seau*) – Je ne suis pas ici pour m'expliquer, j'essaie simplement d'ouvrir les yeux. Pourtant, je parlerai peut-être un jour. (*Thérèse, fâchée, va sur le pas de la porte et regarde partir le berger.*)

AURELIE (*au pied de l'escalier*) – Que grommelle-t-il une fois de plus, ce berger-là ?

THERESE – C'est un homme dont on doit se méfier !

AURÉLIE – Que veut-il dire avec les femmes que le saint aurait garde de guérir ?

THERESE – C'est simple à comprendre : il a toujours été mis à l'écart par les jeunes filles, c'est pour ça qu'il leur cherche des poux et leur prête de mauvais tours. Il est pire que le diable, il me semble ! D'abord, il paraît qu'il va chanter des orémus aux sabbats qui se tiennent dans la bruyère !

AURÉLIE – Et il conduit ses moutons sur les tombes du cimetière !

THERESE – Sa façon d'être pourrait nous amener des ennuis avec les gens du village. Aussi, je pense qu'il ne fera plus une longue campagne ici au moulin. J'en parlerai à mon mari.

AURÉLIE – Bien vu, et ne tardez pas pour qu'on s'en débarrasse au plus tôt !

THERESE – À propos, le facteur vient de vous apporter une lettre. Elle est là sur le vaisselier.

AURÉLIE – C’est sûrement une missive du notaire de Vielsalm. *(Prenant la lettre.)* C’est bien ça !

THERESE – Il vous a trouvé un emploi, peut-être ?

AURÉLIE *(après avoir lu la lettre)* – Oui, c’est arrangé concernant l’emploi qu’il m’a trouvé à Liège. Mais dois-je l’accepter ?

THERESE – C’est à vous de juger, Aurélie.

AURÉLIE – Avant de donner une réponse, bonne ou mauvaise, je vais demander conseil au père ermite.

THERESE – Je ne demanderais pas mieux que de vous voir demeurer ici. Depuis mon mariage, nous vivons comme deux sœurs. Si le destin veut que vous partiez, cela me pèsera lourd !

AURÉLIE – Serait-ce pour cela que depuis quelques jours, vous semblez porter une peine ?

THERESE – Un peu de ça quand même. Mais dites-moi, l’an dernier à cette saison-ci, ne vous êtes-vous pas aperçue que je n’étais pas bien ?

AURÉLIE *(étonnée)* – Pas bien ?

THERESE – À l’époque de la chasse, je vis comme une âme en peine. Un accident est si vite arrivé !

AURÉLIE – Ce n’est pas d’aujourd’hui que le bourgmestre manie un fusil. Allez, il n’y a guère de tireurs plus adroits que lui !

THERESE – Il est vrai que c’est là son seul plaisir. Et pourtant, que deviendrais-je s’il lui arrivait une mésaventure ? *(Prenant et mettant son mouchoir de tête.)* Je suis sûre que le berger ne tardera pas à venir manger. Ne prêtez pas attention à ses propos, savez-vous Aurélie ; laissez-le pour ce qu’il est. *(Prenant la cruche en cuivre.)* Je vais aller chercher notre ration d’huile au pressoir. Je demanderai en même temps à Séverin s’il ne connaît pas un berger qui pourrait nous convenir.

AURÉLIE – C’est une bonne idée. Séverin sera sûrement étonné de vous voir : c’est toujours moi qui vais à l’huilerie.

THERESE *(s’en allant)* – C’est pour lui parler du berger, voyez-vous... À tout à l’heure ! *(revenant)* Dites Aurélie, quand le berger viendra, donnez-lui le morceau de fromage de Harzé qui reste dans l’armoire. *(Elle part.)*

AURÉLIE – Je lui donnerai. *(Elle lit la lettre durant quelques secondes puis la remet sur le vaisselier. Elle réfléchit un moment, prend la manne de linge et monte à l’étage. Arrivée au-dessus des marches, on frappe à la porte. Elle s’arrête, laisse la manne sur le palier, descend rapidement et va ouvrir. Séverin est habillé en chasseur.)*

SCÈNE 2

Séverin – Aurélie

AURÉLIE *(joyeusement)* – Vous ? Monsieur Séverin !

SÉVERIN – Mlle Aurélie ! Ici toute seule ?

AURÉLIE – Madame est allée à l’huilerie ; ne l’avez-vous pas rencontrée ?

SÉVERIN *(étonné)* – À l’huilerie, ah bon !

AURÉLIE – Vous n’arrivez pas de chez vous, alors ?

SÉVERIN *(montrant le côté gauche)* – Je suis à l’affût dans la friche toute proche.

AURÉLIE – Elle m’a dit qu’elle voulait vous parler.

SÉVERIN – Tiens, besoin de me parler ! Pour que je lui achète tous ses fruits, peut-être ?

AURÉLIE – Non, c’est à propos d’un berger.

SÉVERIN – Et le bourgmestre, lui, où est-il ?

AURÉLIE – Il est allé rechercher son fusil chez le garde-chasse.

SÉVERIN – Ah bon ! Il cherche à être prêt pour la Saint-Hubert ! C’est une bonne idée ; oui, c’est une bonne, n’est-il pas vrai ! *(Un peu gêné :)* Dites, Mlle Aurélie, avez-vous réfléchi à ce que je vous ai demandé ?

AURÉLIE – Pas encore, Monsieur Séverin.

SÉVERIN – Prenez le temps nécessaire !

AURÉLIE – Il vaut mieux que j’aie demandé conseil chez notre curé ou bien chez le père ermite.

SÉVERIN *(se grattant le menton)* – Leur demander conseil ? Quelle idée ! Et si leurs conseils vous conviennent ?

AURÉLIE (*la main sur le cœur*) – Alors, soyez sûr que ma réponse vous plaira.

SÉVERIN – Aha ! Je suis bien content, Mlle Aurélie. Écoutez un peu : le berger ne sait plus me voir en peinture depuis la bagarre verbale que j'ai eue avec lui. Méfiez-vous de ses paroles, savez-vous !

AURÉLIE – Je le laisse pour ce qu'il est. C'est un vrai grincheux.

SÉVERIN – Ne dites pas que je suis passé ici, ne dites rien.

AURÉLIE – Bien, Monsieur Séverin, je ne vous ai pas vu !

SÉVERIN (*amoureusement, en s'en allant*) – Au revoir, Mlle Aurélie !

AURÉLIE (*gentiment*) Monsieur Séverin ! (*Elle ferme la porte, monte à l'étage, entre dans la chambre avec la manne. À peine Aurélie est-elle à l'étage que le berger entre. Il ouvre grande la porte, jette un coup d'œil dans la cuisine, puis du pas de la porte, il regarde vers la gauche. Il est fâché en apercevant Séverin. Ne voyant personne dans la cuisine, il ouvre la porte située à droite et lorgne dans la pièce d'à-côté, revient vers la table tout en regardant l'escalier. Alors qu'il va ouvrir l'armoire, Aurélie arrive en haut de l'escalier. Elle tient un tricot.*)

SCÈNE 3

Le berger – Aurélie

AURÉLIE (*descendant*) – Vous venez manger, berger ?

LE BERGER (*rudement*) – Je ne prendrai qu'une croûte de pain.

AURÉLIE – Ah bon ! Je vais vous la préparer.

LE BERGER (*rudement*) – Pas besoin, je me servirai moi-même.

AURÉLIE (*étonnée*) – Vous-même... C'est comme vous l'entendez, berger. (*Elle vient s'asseoir dans le fauteuil près du poêle et tricote.*) Si cela vous dit, il y a encore du Harzé. (*Le berger prend le pain, le fromage et se met à table. Il jette quelques rudes regards vers Aurélie. À un moment donné, la jeune fille lève la tête, regarde la table et constate que le berger n'a pas de tasse.*) Tenez, berger, vous ne buvez pas ?

LE BERGER (*rudement*) – Je me passe bien de boire !

AURÉLIE (*baissant la tête*) – À votre guise ! (*Le berger lui jette quelques méchants regards. – Aurélie, sans lever la tête*) Ainsi, berger, vos moutons ne vont plus à la pâture ?

LE BERGER (*rudement*) – En effet, ils se passent d'aller pâturer sur les tombes du cimetière.

AURÉLIE (*sans relever la tête*) – Ah ! vous avez quand même compris que vous leur faisiez faire une mauvaise action ?

LE BERGER (*fâché*) – Demoiselle, voici la Toussaint, les tombes méritent d'être nettoyées à cette occasion ; j'ai pensé à une défunte qu'un homme a oubliée !

AURÉLIE – Tiens donc ! et la semaine passée, n'aviez-vous pas oublié (*en appuyant*) que vous deviez le respect au crucifix de la basse-voie ?

LE BERGER (*fâché*) – C'est le retors de l'huilerie qui vous fait croire cela. Écoutez-le, il vous servira des couleuvres et vous les fera avaler, venin et tout le reste ! Croyez-moi, le loup est lâché, Il tourne autour d'une agnelle d'un côté, autour d'une brebis de l'autre ! Ouvrez les yeux, demoiselle, ouvrez-les !

AURÉLIE (*malignement*) – Si le loup se glisse hors de son gîte, berger, surveillez bien vos moutons, vous les quittez si souvent pour aller boire la goutte !

LE BERGER (*fâché*) – Vous, jeunette, à présent vous connaissez tous les coins et recoins de l'huilerie ! On vous y voit, même quand le moulin n'a pas besoin d'huile. Votre dame les connaît aussi ces recoins-là ! Méfiez-vous, les gens ont des langues pires que des rasoirs tranchants !

AURÉLIE (*se dressant bien fâchée*) – Que voulez-vous dire ?

LE BERGER – Avant, quand on ne savait pas qui vous étiez, on vous regardait à peine et on vous nommait d'un « Aurélie » tout sec. Depuis quelques temps, c'est Mlle Aurélie ! Ce que l'argent peut faire ! Ce qu'il peut faire !...

AURÉLIE (*fâchée*) – Berger, si vous n'avez que des propos de jaloux à débiter, vous pouvez vous taire.

LE BERGER – Je cherche à vous ouvrir les yeux, demoiselle ! Il est à croire que vous êtes aveugle ou au moins borgne.

SCÈNE 4

Le bourgmestre – Le berger – Aurélie

LE BOURGMESTRE (*entre et pend son fusil au décor*) – Seulement à table, là berger !

LE BERGER – C'est vrai, mais dans les écuries, j'en oublie l'heure. À la campagne, j'ai le soleil et puis ici dans la cuisine, on se repaît de beaucoup plus de messages que de tout autre chose. On n'est jamais pressé d'approcher la table.

LE BOURGMESTRE – Oh là, aurais-tu à te plaindre ?

LE BERGER – Manière de parler !

AURÉLIE (*fâchée*) – Manière qui ne plaît pas à tout le monde, en tout cas ! Messages de grincheux et de mal-pensant. (*Elle monte rapidement les escaliers. Surpris, le bourgmestre regarde monter Aurélie.*)

LE BOURGMESTRE – Tiens, que s'est-il passé ?

LE BERGER (*hésitant*) – Peu de chose !

LE BOURGMESTRE – Que lui as-tu dit ?

LE BERGER (*se dressant*) – J'ai mangé...

LE BOURGMESTRE (*coupant*) – Une méchanceté peut-être !

LE BERGER – ... du fromage de Harzé ! (*Il va remettre le fromage et le pain dans l'armoire.*)

LE BOURGMESTRE – Berger, mon ami, depuis quelques temps, tu as bien l'air grognon ! Serait-ce le fait qu'il te manque le vent des sarts et des bruyères ? On n'entend plus ton flageolet, plus la moindre petite chanson. Tu es bien penaud, berger, bien penaud !...

LE BERGER – Penaud, je le suis pour ceux qui devraient l'être. Si je pense parfois bien loin, c'est à leur place que je le fais ! Peut-être rirai-je aux éclats quand eux, à leur tour, penseront bien loin... bien loin !

LE BOURGMESTRE – À mon avis, tu as dû approcher les prêtres dans ton jeune temps : tu te plais à prêcher ! Les femmes n'apprécient guère cela, tu sais !

LE BERGER – Parce que mes prêches leur prouvent que quelqu'un voit clair dans leur vaisselle !

LE BOURGMESTRE (*rassemblant des papiers*) – Allez, dépêche-toi, prends ton bâton : tu iras porter ces papiers-ci chez le garde champêtre. Dis-lui bien de les distribuer sans délai aux habitants.

LE BERGER – Cela me fera du bien, j'ai besoin de marcher.

LE BOURGMESTRE – Et puis, ça te changera les idées.

LE BERGER – En fait, on ne les change pas, croyez-moi. (*On frappe à la porte.*)

SCÈNE 5

Séverin – Le berger – Le bourgmestre

LE BOURGMESTRE – Entrez !

SÉVERIN (*joyeusement*) – Bonjour bourgmestre ! (*froidement*) et son berger. (*Le berger s'en va sans lui répondre et le regarde d'un œil mauvais.*)

LE BOURGMESTRE – Prends une chaise, Séverin. Tu es allé faire le tour du bois ?

SÉVERIN (*pliant les genoux*) – Pour ne tuer qu'un geai !

LE BOURGMESTRE – Ce qui va te forcer à te racheter le jour de la Saint-Hubert. Il s'agira de préserver ta renommée de bon tireur !

SÉVERIN – J'y compte aussi.

LE BOURGMESTRE – Et pourquoi es-tu là ?

SÉVERIN – Affaire des eaux, tu dois t'en douter !

LE BOURGMESTRE – Au jour d'aujourd'hui, je n'ai reçu aucun ordre de justice. Il faudra encore faire bouillir les eaux pour abreuver les bêtes et pour se laver. Sais-tu que la lèpre fait des ravages dans le village de Bovigny ?

SÉVERIN – Ravage ! C'est crier un peu fort ; il y a en fait un homme et deux dames qui en sont atteints ! À quoi bon en parler ! Quelques prières à la potale du bois de hêtres et ils seront guéris ! Valent-ils moins que ton berger ?

LE BOURGMESTRE – Une personne en vaut une autre, n'est-ce pas Séverin !

SÉVERIN – À ton idée ! À la mienne, le berger ne vaut pas une crotte de mouton !

LE BOURGMESTRE – Tu y vas bien fort là !

SÉVERIN – Un de ces jours, malgré ses airs de dévôt, cet homme-là te fera faire mauvais ménage à cause de sa langue !

(Le bourgmestre, jusque là fort calme, devient soudainement nerveux. Séverin ne chipotte pas : il parle le plus naturellement du monde.)

LE BOURGMESTRE – Mauvais ménage ?

SÉVERIN – D'après lui, tu négliges Thérèse et tu recherches Aurélie !

LE BOURGMESTRE – Le démon !

SÉVERIN – Tu es déjà, que tu le veuilles ou non, sur la langue des gens. Écoute-moi, si tu ne le mets pas rapidement à la porte de ton moulin, d'ici peu de temps tu auras perdu le peu qu'il te demeure encore d'honnêteté et d'honneur.

LE BOURGMESTRE – Moi, rechercher Aurélie ?

SÉVERIN – Chaque ménage en parle. Cela bourdonne encore plus qu'un brouhaha de tarare.

LE BOURGMESTRE – Saint Roch de saint Roch ! Et voilà une jeune fille que je respecte comme une vraie sœur !

SÉVERIN – On peut comprendre que de pareils commérages ne doivent guère plaire à Aurélie. C'est peut-être pour cela qu'elle veut quitter le village !

LE BOURGMESTRE – Mais cette jeune fille est bien consciente que c'est de l'intoxication et elle a l'envergure pour le faire savoir.

SÉVERIN – Le faire savoir : ce serait en vain !

LE BOURGMESTRE – En vain ?

SÉVERIN – Essaie, toi de faire taire une crécelle ! La plaie est déjà trop enflammée !

LE BOURGMESTRE – Et ma femme, est-elle au courant de cette affaire ?

SÉVERIN – Ça, à la garde du diable et de sa clique ! Ce n'est pas à moi à lui demander si son mari la trompe !

LE BOURGMESTRE – Sacré berger de Lucifer !... Mais, Séverin, es-tu bien sûr de ce que tu me dé bites-là ?

SÉVERIN – Je ne fais que répéter ce qu'on m'a dit plusieurs fois !

LE BOURGMESTRE – C'est qu'un berger pareil, il n'y en a guère au pays !

SÉVERIN – Guère !!! Et celui de la ferme de mon oncle Antoine, qu'en dis-tu de celui-là ? Les vieux se retirent le mois prochain, le berger se retrouvera sans emploi. Veux-tu que je lui en parle ?

LE BOURGMESTRE – En fait, vois-tu, mon berger me convient... pourtant sais-tu... *(se fâchant)* tonnerre de tonnerre, ébruiter que je cherche à séduire Aurélie ! Eh bien il faut avoir dans l'âme un brin de vipère ! En y réfléchissant, cela ne m'étonnerait pas : tantôt, quand je suis rentré, Aurélie et le fripon avaient l'air de se quereller !

SÉVERIN – Fais comme je te le recommande : paie-le et montre-lui la porte du moulin !

(Dans la cour, on entend les grelots d'un attelage.)

SCÈNE 6

Thérèse – Le bourgmestre – Séverin

THERESE *(étant dehors)* – Je vais appeler mon mari, charron ! *(sur le pas de la porte)*. Ah ! tu es ici Séverin ! Noëlle et Martin attendent, tu sais ! *(À son mari)* Pol, va un peu aider le charron à décharger les sacs d'épeautre du fermier Hamay !

LE BOURGMESTRE – J'y vais sans attendre, Thérèse !

SÉVERIN – Veux-tu un coup de main, bourgmestre ?

LE BOURGMESTRE – Pas nécessaire, assieds-toi ; je vais culbuter la charrette... Vide-lui la goutte, Thérèse. *(Il part.)*

SCÈNE 7

Thérèse – Séverin

THERESE *(après avoir écouté, l'oreille collée à la porte, si son mari s'est bien éloigné – fâchée)* – Et c'est ainsi que tu tiens tes promesses ?

SÉVERIN – La...quelle ?

THERESE – Ne devais-tu pas m'en débarrasser dimanche dernier ?

SÉVERIN (*tout drôle et bégayant*) – T'en... débarrasser ? Eh bien, Thérèse, j'ai essayé, ma foi ! Et plus d'une fois, encore ! Mais comme il marchait, là, vois-tu, j'aurais pu atteindre son voisin ! Oui, j'aurais pu ! Mais, calme-toi... calme-toi ! Rien n'est perdu : le jour de la Saint-Hubert, je m'y prendrai d'une autre manière.

THERESE – Comment peux-tu me faire autant languir, comment peux-tu ?

SÉVERIN – Ce n'est pas le tout, n'est-ce pas, de l'atteindre ; il faut lui infliger le dernier souffle !

THERESE (*furieuse*) – Ce jour-là, quand je l'ai vu revenir bien vivant, j'étais tellement fâchée que si je t'avais croisé, tu aurais subi la peine des baguettes ! Mais, pourquoi es-tu ici ?

SÉVERIN – C'est à propos du berger. Je suis venu conseiller Pol de s'en débarrasser.

THERESE – Bien sûr cela qu'il partira !

SÉVERIN – Ah ! tu es d'accord, au moins toi !

THERESE (*avec ruse*) – Il pourrait troubler nos relations.

SÉVERIN – Bien vu ! Aussi ai-je fait comprendre au bourgmestre que cet homme le dénigre !

THERESE – Comment cela ?

SÉVERIN – Ne fais pas échouer mon intervention ! Il croit qu'on colporte qu'il convoite Aurélie ! La ru-meur provient du berger, lui ai-je dit !

THERESE – Quelle idée !

(*Dans la cour, les grelots tintent.*)

SÉVERIN – Ne compromets pas mes dires... bien compris Thérèse ? (*Sur le pas de la porte, changeant de ton.*) Et bien voilà, meunière, on se reverra bientôt. Mon huile t'intéresse toujours, je présume ! (*Le bourgmestre arrive.*)

SCÈNE 8

Le bourgmestre – Séverin – Thérèse

THERESE – C'est un vrai plaisir de s'éclairer avec !

LE BOURGMESTRE – Oui, c'est une huile qui ne produit guère de fumée. Tu la laisses reposer comme il convient, je présume ?

SÉVERIN (*franc comme un effronté*) – C'est que je connais bien mon métier, hein, bourgmestre !

LE BOURGMESTRE – Comment, tu t'en vas déjà ?

SÉVERIN – Noëlle et Martin m'attendent. À bientôt !

THERESE ET LE BOURGMESTRE – Au revoir, Séverin !

SCÈNE 9

Thérèse – Le bourgmestre

THERESE – Qu'est-il est venu faire ici, lui, Séverin ?

LE BOURGMESTRE – Une bien curieuse affaire, va, Thérèse. Elle montre clairement que ce garçon-là est fleur de camaraderie.

THERESE – Mais Pol, nous avons toujours eu les preuves de son amitié.

LE BOURGMESTRE – C'est bien bizarre de devoir parler de cette manière à sa compagne. Je pense que tu le sais et je ne t'ai jamais rien caché : on répand ni plus ni moins que je te trompe avec Aurélie.

THERESE (*tout naturellement*) – C'est ce que disent les gens, mon chéri, mais je ne crois pas une parole de tout ce qu'on raconte sur toi. Je t'aime tant !

LE BOURGMESTRE (*l'enlaçant*) – Ma bonne Thérèse !

THERESE – Mais ce qui se passe, mon bien-aimé, c'est que tu oublies de me dire que ces ragots sont l'œuvre de notre berger. Aussi, devrais-tu lui signifier que sa place n'est plus ici au moulin !

LE BOURGMESTRE – Finalement, ils me font rire tous ces faux bruits. Cela glisse sur mon indifférence !

THERESE (*étonnée*) – Tu en ris ? Mais les mauvaises langues, elles, penses-tu qu'elles vont s'arrêter d'écumer ?

LE BOURGMESTRE – Écoute : j’ai le sentiment que c’est là une plaisanterie, parce qu’au bal de la jeunesse, j’ai dansé la Polka avec Aurélie.

THERESE – Le berger t’a-t-il vu danser, lui ?

LE BOURGMESTRE – Les gens lui auront dit, voilà tout. Et lui, ce vieux bavard, se sera empressé de répandre l’info dans le voisinage. Sois cependant sûre que c’est sans aucune mauvaise intention de sa part, histoire de rire.

THERESE (*un peu fâchée*) – Tiens !... Ah bien, si tu prends cela à la légère, si tu laisses faire le berger, bientôt ceux des villages aux alentours seront informés et chacun me fera passer pour une douce innocente. Alors, Pol, écoute bien ceci : il faut que le berger s’en aille. (*On frappe.*)

SCÈNE 10

L’ermite – Le bourgmestre – Thérèse

THERESE (*ouvrant la porte*) – Bonjour, père ermite !

L’ERMITE (*restant sur le seuil*) – Dame Thérèse (*faisant la révérence*). Bourgmestre !

LE BOURGMESTRE – Entrez, père moine.

THERESE (*joyeusement*) – Nous apportez-vous votre sacoche à moudre ?

L’ERMITE – Hier après-midi, j’ai donné le dernier coup de gaule dans les hêtres et, tout en passant par ici, je vais porter tous les fruits à l’huilerie. (*Il met son sac sous la fenêtre.*)

LE BOURGMESTRE – Et qui a-t-il pour vous satisfaire, père moine ? Allez, prenez une chaise !

L’ERMITE (*s’asseyant*) – Notre curé vous a-t-il parlé de la potale du bois de hêtres ?

LE BOURGMESTRE – Oui, père moine, c’est une affaire arrangée ; j’en ai parlé hier en séance du conseil et chacun se rallie à votre demande. Vous pourrez aménager la potale sur un des murs de votre ermitage.

L’ERMITE – Je suis bien content, bourgmestre, et vous me feriez un tout grand plaisir en remerciant de ma part notre conseil communal. Merci mille fois !

LE BOURGMESTRE – Bientôt, vous ne serez plus isolé, savez-vous : le saint vous tiendra compagnie !

L’ERMITE – Ce sera là le meilleur compagnon que j’aie jamais eu !

THERESE – Alors, chaque jour, vous côtoierez des pèlerins. Et il y a de fortes chances que vous leur vendiez des médailles !

L’ERMITE – Non, savez-vous, Madame Thérèse, je ne voudrais pas priver la femme Noëlle de son gagne-pain ! Je ne demande qu’une chose : récolter quelques pièces de monnaie afin de pouvoir restaurer mon habitation.

THERESE – Croyez-moi, père ermite, je serai une des premières à y aller prier ! Le saint, là tout près de vous, fera peut-être encore des miracles ! Ne le placez pas trop haut pour qu’on puisse le parer facilement et allumer des bougies.

L’ERMITE – Je veillera à tout cela, dame Thérèse !

THERESE (*à son mari*) – Dis Pol, si tu as besoin de moi, je serai à l’étage ; j’ai quelques ouvrages à y faire. (*Montant l’escalier.*) Père ermite, le soir quand vous vous recueillerez dans votre ermitage, ne m’oubliez pas, s’il vous plaît ?

L’ERMITE – Je dirai une prière à votre intention, dame Thérèse !

THERESE (*entrant dans la chambre*) – Merci, père ermite.

SCÈNE 11

L’ermite – Le bourgmestre

L’ERMITE – Dites, bourgmestre, où pourrais-je bien trouver une échelle pour dépendre la potale ?

LE BOURGMESTRE – Ne vous dérangez pas, père moine, je vous enverrai un de mes ouvriers.

SCÈNE 12

Le berger – L’ermite – Le bourgmestre

LE BERGER (*entrant*) – Bonjour père moine !

L’ERMITE (*se dressant*) – À voilà notre berger !... Les herbes des sarts repoussent depuis qu’on ne vous

y voit plus.

LE BERGER (*pensant bien loin*) – En effet, les herbes repoussent et mon flageolet s’est tu.

L’ERMITE – Mauvaise période, n’est-ce pas berger : gardez l’espoir car les beaux jours ne tarderont guère. (*S’approchant du berger.*) Vous avez la peau bien saine, vois-je.

LE BERGER – Plus saine encore qu’avant, père moine.

L’ERMITE – Cette fois-ci, vous voilà bel et bien guéri ! Il n’y a pas de doute, on parlera encore longtemps du miracle du saint de la potale ! (*Se tournant vers le bourgmestre.*) Bourgmestre, vous avez là un brave homme à votre service, et je prierai pour que vous le gardiez encore durant des années. Un bon berger, c’est la richesse d’une ferme !... Merci bourgmestre, merci.

(*Le berger aide le moine à reprendre son sac. Le moine s’en va.*)

LE BOURGMESTRE ET LE BERGER – Au revoir, père moine.

SCÈNE 13

Le bourgmestre – Le berger

LE BOURGMESTRE – As-tu vu le garde champêtre ?

LE BERGER – Il se levait !

LE BOURGMESTRE – Seulement !

LE BERGER – Lorsqu’il m’a vu, il s’est signé et s’est mis sans délai sur les chemins. Cela veut dire, d’après ces papiers-là, que nous en avons encore pour une quinzaine de jours à glander dans les étables !

LE BOURGMESTRE – La Justice le commande ainsi. Mais que peut-on y faire !... Dis, berger, il paraît que tu connaît pleins de bavardages à propos du bal de la jeunesse ?

LE BERGER – Première nouvelle ! Il y a eu un bal de la jeunesse ?

LE BOURGMESTRE – On en a discuté pendant trois mois entiers !

LE BERGER – Sûrement, mais les jeunes filles et les jeunes hommes ! Un berger parle-t-il de bal, un berger ?...

LE BOURGMESTRE – Et les jours derniers, personne du village n’est allé sur les sarts te conter quelques plaisanteries ?

LE BERGER – S’approche-t-on de moi ? Mais, bourgmestre, ici au village, chacun me prend pour quelque sorcier chantant sabbat dans les bruyères. Rien que pour cette raison-là, qui se hasarderait à venir me conter des fadaises ? Et d’un autre côté, si parfois je bougonne, si je fais le prêcheur comme on dit souvent, c’est encore pour remettre sur le bon chemin celle ou celui qui marche de travers. C’est sans doute pour cela qu’on se méfie de moi.

LE BOURGMESTRE – Parlons d’autre chose, berger. Écoute un peu, aujourd’hui après-midi, dès que tu auras donné le foin aux moutons, tu prendras une échelle et, accompagné de l’ermite, tu iras dépendre la potale de l’arbre du bois des hêtres.

LE BERGER (*tout saisi*) – Dépendre la potale ! Quelle profanation voulez-vous m’obliger à faire là ?

LE BOURGMESTRE – Il n’y a pas de mal à ça ! C’est tout simplement pour la détacher du hêtre et la re-placer contre un mur de l’ermitage.

LE BERGER (*tout irrité*) – Et vous voudriez que je me prête à pareille œuvre ? Enlever la potale ! Mais bourgmestre, autant dire au bois des hêtres : « je t’arrache le cœur, je te prive de la sève qui te nourrit. » Voilà peut-être cent ans que le saint veille sur le bois et que les arbres abritent son gîte des pluies et des brûlants rayons du soleil ! Cent ans, bourgmestre, que les pèlerins de notre Haute Ardenne suivent le sentier bordé de bruyères pour venir s’agenouiller sous le feuillage !

LE BOURGMESTRE – Dès que la potale sera à l’ermitage, les gens n’auront plus besoin de monter et, crois-moi, de cette façon-là, chacun gardera plus d’énergie pour y venir prier.

LE BERGER – C’est pour ça même que le saint ne reconnaîtra pas leurs prières. Pour recevoir un de ses secours, il faut s’être heurté aux pierres du sentier et s’être égratigné aux épines noires du talus ! Ce saint-là, accoutumé depuis tant d’années à donner ses bénédictions au même endroit, ne saurait admettre d’être suspendu ailleurs. De plus, étant dans l’arbre, ne tourne-t-il pas ses regards vers la bruyère ? C’est grâce à lui, bourgmestre, que vos brebis sont si saines.

LE BOURGMESTRE – Tous racontars de vieux berger, hein cela ! Que veux-tu, le curé et le conseil com-

muna sont d'accord !

LE BERGER – D'accord ! parce qu'aucun d'entre eux ne s'est jamais demandé pourquoi et pour qui la potale a été exposée à la lisière du bois ! Il y avait une raison pour qu'on l'y place ! Et même si personne ne connaît cette raison-là, on doit malgré tout la respecter !

(Thérèse ouvre la porte de l'étage et tend l'oreille ; puis elle s'amène lentement près des escaliers. Là, elle trépigne quand elle entend que le berger parle de partir et elle est bien fâchée chaque fois que le bourgmestre veut retenir l'homme.)

LE BOURGMESTRE – Tu sais quoi, berger, je t'épargnerai cette démarche-là : j'y enverrai Martin, le valet de l'huilerie.

LE BERGER – À votre idée, bourgmestre. Seulement, je ne supporterai pas de vivre dans un village, là où les gens ont si peu de reconnaissance et font fi des accoutumances de leurs parents !... Je sais ce qu'il me reste à faire !

LE BOURGMESTRE – Comment ça, berger ?

LE BERGER *(vivement)* – D'abord, le mois est quasi terminé, il ne tient qu'à vous de me payer !

LE BOURGMESTRE *(étonné)* – Te payer maintenant ?

LE BERGER – Oui, payez-moi ! Alors je reprendrai mon bâton de vagabond !

LE BOURGMESTRE – Tu veux me quitter ?

LE BERGER – Je m'en irai à la garde de Dieu !

LE BOURGMESTRE – Mais berger, j'ai besoin de toi ! Tu me conviens mieux que mille autres !

LE BERGER *(franchement)* – Payez-moi, bourgmestre !

LE BOURGMESTRE – J'augmenterai ton gage si tu le veux. *(Il ouvre un tiroir et prend des pièces.)*

LE BERGER – Ma place n'est plus ici : je ne resterai pas dans un village de mécréants et de revêches ! N'ai-je d'ailleurs pas déjà tout fait pour essayer d'ouvrir les yeux aux gens. On a ri de mes prêches. Pourtant, viendra le jour où vous verrez que mes remontrances étaient fondées !

LE BOURGMESTRE – Voici l'argent ! Ne me quitte pas, sais-tu, berger ! Reste !

LE BERGER – Je pars, c'est décidé !

LE BOURGMESTRE – Tiens, voilà cinq pièces de plus.

LE BERGER *(prenant ce qui lui revient)* – Je ne prends que mon compte ; gardez vos cinq pièces.

(Aurélielle aussi vient sur le palier de l'escalier.)

LE BOURGMESTRE *(fâché)* – Sacré tête de berger ! D'un côté c'est la potale, d'un autre c'est les prêches ; c'est à se demander si tu t'exprimes comme une personne !

LE BERGER – Comme une personne qui voit clair, bourgmestre... Que le saint de la potale veille toujours sur vous ! *(Il part.)*

LE BOURGMESTRE *(sur le pas de la porte)* – Allez, berger, essayons de nous entendre !

SCÈNE 14

Thérèse – Aurélielle – Le bourgmestre

THERESE *(étant sur les marches de l'escalier)* – Ne le retiens pas, Pol, laisse-le courir ici et ailleurs !

LE BOURGMESTRE – Mais Thérèse, c'est la fleur de berger de moutons ! Nous n'aurons plus le pareil ! *(Criant vers la droite)* Berger !!!

AURÉLIE *(étant sur le palier de l'escalier)* – Taisez-vous, bourgmestre, taisez-vous.

LE BOURGMESTRE *(fâché)* – Qu'avez-vous donc contre lui, vous autres ?

THERESE *(à côté de son mari)* – Il décause les gens !

AURÉLIE *(toujours sur le palier de l'escalier)* – Chacun vivra paisiblement.

LE BOURGMESTRE *(criant encore)* – Berger ! Berger !

THERESE *(en l'emmenant dans la cuisine et l'embrassant)* – Pour notre bonheur, mon chéri ! Ainsi on ne me traitera plus de niaise !

LE BOURGMESTRE *(bien triste, se laissant tomber sur une chaise et s'appuyant sur la table)* – Pauvre berger ! Pauvre berger !

(Thérèse l'étreint comme pour le consoler.)

AURÉLIE *(encore sur le palier de l'escalier – joyeuse, tendant les mains en l'air)* – Enfin ! enfin ! Le voilà parti !

TROISIÈME ACTE

On est dans le bois à côté de l'ermitage. Celui-ci, représenté sur la gauche de la scène, a sa porte regardant vers la droite. Cinq à six seuils de pierre servent à accéder au logement. La potale est pendue au mur regardant la salle. La fontaine coule sous la potale. À l'avant-plan, sur la droite, il y a des souches d'arbres et des fagots. Le metteur en scène doit faire son possible pour représenter trois arbres : un en face des seuils de l'ermitage, un autre près des souches et le troisième du côté de la fontaine. C'est sur la souche placée sur la gauche que l'ermite vient s'asseoir. Avant le commencement de l'acte, les dix heures du matin sonnent au clocheton de l'ermitage. Quand les cinq premiers coups ont sonné, le rideau se lève. Par le fond, à droite, Séverin arrive le fusil à l'épaule et il porte un paquet. Il monte les escaliers et frappe deux coups sur la porte. Puis, il vient se placer devant la potale.

SCÈNE 1

Séverin – L'ermite

SÉVERIN – Bonjour, père ermite.

L'ERMITE – Quelles nouvelles, maître Séverin ?

SÉVERIN – Je vous amène deux vases.

L'ERMITE – Deux vases ! Ça au moins c'est une promesse tenue. *(Descendant tout en regardant la potale)* Votre ouvrier l'a bien mise en place.

SÉVERIN – C'est vraiment l'emplacement qui lui convient ! Et les pèlerins, viennent-ils ?

L'ERMITE – Ça n'a été qu'un va-et-vient hier après-midi.

SÉVERIN – Tant mieux *(donnant les vases)*. Voilà les vases, père ermite, vous les exposerez quand cela vous arrangera !

L'ERMITE – Merci maître Séverin. Je suis sûr que le saint vous donnera sa bénédiction et veillera sur vous !

SÉVERIN – Hier, j'ai liquidé le gîte de lapins. Je vais m'employer à vous procurer un bon repas. À tout à l'heure, père ermite !

L'ERMITE – Je vous remercie beaucoup. Prenez attention : la jeunesse du village organise une récolte de fruits dans les bois aujourd'hui. Il ne faudrait qu'une balle perdue... Regardez là où vous tirez, n'est-ce pas !

SÉVERIN – N'ayez aucune crainte, je ne tire jamais qu'à coup sûr. *(Il part en passant devant la fontaine.)*

L'ERMITE – À propos, maître Séverin, suis-je bien oublieux, ma foi ! *(s'approchant et changeant de ton)* Aujourd'hui vers huit heures, la jeune fille Aurélie est venue me parler de vous. Aimeriez-vous choisir une nouvelle compagne ?

SÉVERIN – Et bien voilà, voyez-vous père ermite, il faut comprendre...

L'ERMITE *(coupant)* – Elle est venue me demander conseil et se renseigner à propos de votre manière de vivre et de vous conduire.

SÉVERIN *(tout drôle)* – Tiens donc, tiens donc, père ermite !

L'ERMITE – Et pour tout vous dire, je n'ai eu que de bons renseignements à lui donner. Je sais que vous avez eu du malheur avec votre première femme. À présent, je vous souhaite beaucoup de chance.

SÉVERIN – Je vous crois, père ermite ! Et Aurélie, qu'a-t-elle répondu ?

L'ERMITE – Son visage si blême a changé brusquement. Elle m'a serré les mains et m'a promis une paire de chandeliers pour garnir la potale !

SÉVERIN – Et bien, quant à moi, père ermite, ce n'est pas qu'un lapin que je vous promets, c'en est deux ! Merci, savez-vous, merci !

L'ERMITE *(le regardant partir)* – Je me contente de peu, maître Séverin, je me contente de peu ! *(Il fait le signe de croix en regardant la potale et rentre.)*

SCÈNE 2

Les cramignoneurs, puis l'ermite

Les cramignoneurs portent chacun un sac et un gros bâton noueux. Ils commencent à chanter et se rapprochent toujours un peu plus de l'ermitage. Ils arrivent par la gauche, derrière le logement du moine. Le cramignon fait deux/trois tours de la scène.

Les jeunets
Ont repris le chemin des bois des hêtres.
Ils ont rajusté le sac
Et le gros bâton. *(bis)*
Le tordeur
Et sa femme, la vieille bavarde,
Égayent par quelques jacasseries
Les glaneurs. *(bis)*
Quand on secoue
Pour Bertine ou Agnès,
La jeune fille paie sans délai
La patente qu'elle doit. *(bis)*
Sans chipoter
La jeune fille vous embrasse
Et celui qui aime être cajolé
Secoue sans mollir. *(bis)*

1^{er} CRAMIGNONEUR *(s'arrêtant devant la potale)* – Oh !

2^e CRAMIGNONEUR – La même potale que celle du bois des jeunes hêtres !

3^e CRAMIGNONEUR – Penses-tu, Pierre ?

2^e CRAMIGNONEUR – Ouvre les yeux, n'est-ce pas !

1^{er} CRAMIGNONEUR – Oui, certainement, regardez : ce saint-ci a la narine de travers, de la même manière que l'autre.

3^e CRAMIGNONEUR – Et il donne l'impression d'être borgne ! Il est à parier que c'est le saint du bois des jeunes hêtres !

L'ERMITE *(ouvrant la porte)* – C'est le même, mes enfants !

2^e CRAMIGNONEUR – Pourquoi l'avez-vous déplacé ici, père ermite

L'ERMITE – Pour avoir une compagnie !

1^{er} CRAMIGNONEUR – Il faudrait le remettre en couleur, savez-vous.

2^e CRAMIGNONEUR – Avez-vous un pinceau, père ermite ?

3^e CRAMIGNONEUR – Et de la peinture ?

L'ERMITE — J'accepte tout ce que l'on veut bien me donner, mes enfants ! Vous avez glané les dernières faînes, n'est-ce pas ?

1^{er} CRAMIGNONEUR – Oui, nos sacs seront bientôt remplis. Nous devons encore secouer quelques hêtres là sur les hauteurs ; après nous irons toucher nos petits sous à l'huilerie.

L'ERMITE – Allez et amusez-vous bien !

TOUS ENSEMBLE – Merci, père ermite.

L'ERMITE *(tendant les bras)* – Que le bon Dieu vous conduise, jeunesse, que Dieu vous mène !

Les jeunes continuent leur cramignon. Ils quittent la scène par la droite. Ce concert diminue en intensité à mesure que la jeunesse avance vers les hauteurs. L'ermite descend les escaliers, vient s'asseoir sur une souche d'arbre et commence à réciter ses prières.

SCÈNE 3

Aurélié — L'ermite

(Aurélié entre par le fond (côté droit) avec deux petits chandeliers. Apercevant l'ermite, elle se fait discrète, marche sur la pointe des pieds, dépose les deux chandeliers dans la potale, fait une révérence, puis dit joyeusement :)

AURÉLIE – Regardez un peu, père ermite !

L'ERMITE *(se retournant)* – Déjà jeune fille... Qui a-t-il donc ? *(Il se dresse et s'approche.)*

AURÉLIE *(regardant la potale)* – Regardez !

L'ERMITE – Ah ! deux chandeliers ! Eh bien, vous avez été rapide pour les apporter ! Je vous remercie

et encore cent fois plutôt qu'une !

AURÉLIE – Sont-ils à votre goût ?

L'ERMITE – Ils me plaisent autant qu'à vous-même, jeune fille ! Certes, la potale n'a jamais eu d'aussi belles parures. Savez-vous que maître Séverin m'a donné deux vases ?

AURÉLIE (*curieuse*) – Il est venu ici ?

L'ERMITE – Il y a très peu de temps et il est bien content... bien content !

AURÉLIE – Lui avez-vous dit que je souhaitais devenir son épouse ?

L'ERMITE – C'est précisément cela qui lui a mis la joie au cœur !... Dites, quand comptez-vous faire ménage commun ?

AURÉLIE – Il n'y a encore aucun arrangement pris entre Séverin et moi, père ermite. Mais parce que vous ne m'avez donné que des encouragements, je lui demanderai de ne pas faire durer nos courtisailles !

L'ERMITE – C'est préférable, ma fille. Essayez de programmer votre mariage sans tarder. À cette occasion, je prierai notre curé de me laisser chanter la messe et de vous unir. Cependant, faites en sorte que cela soit avant la Noël, car quand la neige recouvre les talus, les congères m'empêchent de descendre au village. (*Il enlève les chandeliers de la potale.*)

SCÈNE 4

Le bourgmestre – L'ermite – Aurélie

LE BOURGMESTRE (*venant par le sentier situé en face de l'ermitage – Souriant – Il porte une cognée sur l'épaule.*) – Comment, père moine, vous lui enlevez ses parures ?

L'ERMITE – Bonjour bourgmestre ! Je dois repeindre la potale ; sitôt l'ouvrage réalisé, grâce à tous les présents qu'on m'apporte, j'aurai ici l'une des plus belles potales de la contrée ! C'est à Aurélie, voyez-vous, ces chandeliers !

AURÉLIE (*spontanément*) – Et Séverin a donné deux vases !

LE BOURGMESTRE – Ah bon ! Et moi, père moine, que vais-je donc pouvoir vous apporter ?

L'ERMITE (*rentrant avec les deux chandeliers*) – À votre choix, bourgmestre. À vous de montrer l'exemple !

LE BOURGMESTRE (*souriant*) – C'est vous qui me l'avez montré, voulez-vous dire ? (*regardant vers l'ermitage*) Je vais demain à Vielsalm. Soyez sûr que je ne reviendrai pas les mains vides.

AURÉLIE – Je m'en vais ; il faut que j'aille chercher notre huile au pressoir. À bientôt, père ermite. (*Elle sort par le fond, côté droit.*)

L'ERMITE (*la regardant partir du pas de la porte*) – Merci encore bien des fois ma fille et faites comme je vous l'ai conseillé, pour que cela ait lieu avant la Noël !

AURÉLIE (*dehors*) – Certainement, père ermite !

SCÈNE 5

L'ermite – Le bourgmestre

LE BOURGMESTRE (*étonné*) – Avant la Noël, que voulez-vous dire par là, père moine ?

L'ERMITE – Et bien, c'est à propos de son mariage.

LE BOURGMESTRE – De son mariage ! Aurélie va se marier ! Avec qui ?

L'ERMITE – Vous n'en savez rien ? Avec votre tordeur, n'est-ce pas !

LE BOURGMESTRE (*désarçonné*) – Séverin !

L'ERMITE – Très juste !

LE BOURGMESTRE – Que m'apprenez-vous là, père moine. Aurélie va se marier avec Séverin ?

L'ERMITE – La jeune fille ne vous en a donc pas parlé ?

LE BOURGMESTRE – Pas une parole, si petite soit-elle ! (*riant*) Intrigant Séverin, va ! Imaginez-vous qu'un jour de la semaine passée, il est venu me sonder... me sonder d'une drôle de manière !

L'ERMITE – Comment cela ?

LE BOURGMESTRE – Ce serait une longue fable à vous raconter et je crois que si je vous la contaïs, vous

comprendriez difficilement. Moi-même, je saisi à peine. Intrigant, va ! (*Riant encore.*) Eh bien, parce qu'il en est ainsi, nous connaissons un grand festin !

L'ERMITE – Oui, mais dites-moi, bourgmestre, vous ne trouvez aucun empêchement à ce mariage, j'espère ?

LE BOURGMESTRE – Aucun, père moine. Ils sont braves et honnêtes tous les deux et ils ont du foin sur le fenil pour remplir leurs sabots ; de quoi pouvoir se mettre hardiment en ménage ! (*soupirant*) Le pire dans l'histoire, c'est pour ma femme. Elle éprouvera de la peine en perdant une jeune fille qu'elle apprécie autant qu'une sœur !

L'ERMITE – Mais Aurélie habitera à une courte distance du moulin. Les deux femmes auront bien des occasions de se voir.

LE BOURGMESTRE – C'est, ma foi, vrai. (*riant*) Eh bien, père moine, pour être une drôle de nouvelle, c'en est vraiment une ! Je me réjouis d'être rentré pour conter l'affaire à ma femme.

L'ERMITE – J'ai le sentiment qu'Aurélie l'aura mise au courant lorsqu'elle sera rentrée. Quelle joie pour dame Thérèse d'apprendre cet événement-là !

LE BOURGMESTRE (*riant encore*) – Intrigant Séverin ! (*Il s'apprête à s'en aller, côté gauche.*)

L'ERMITE – Où allez-vous, bourgmestre ?

LE BOURGMESTRE – Là, dans les fonds, couper quelques branches pour renfermer le pré à proximité du moulin.

L'ERMITE – Ah bon !... Je vous souhaite bon courage.

LE BOURGMESTRE – Merci père moine. (*Et il s'en va par l'arrière de l'ermitage.*)

Au loin, les cramignoneurs chantent. L'ermite va s'asseoir sur une souche et lit des prières. Sur la gauche, on entend un coup de fusil. L'ermite regarde un moment de ce côté-là, se dresse, scrute un moment puis revient s'asseoir. Les cramignoneurs se taisent. Par le fond, à droite, Noëlle arrive avec une cruche en cuivre.

SCÈNE 6

Noëlle – L'ermite

Alors qu'elle arrive devant la potale, Noëlle se signe, récite une prière, se signe encore. Elle s'abaisse pour remplir sa cruche. L'ermite l'aperçoit.

L'ERMITE (*vite, rapide*) – Méfiez-vous, femme.

NOELLE (*étonnée*) – Me méfier ? Qui a-t-il, père ermite ?

L'ERMITE (*se dressant*) – Ne prenez pas de cette eau-là !

NOELLE – Mais c'est peut-être la seule source saine que nous ayons ici dans la vallée ! Je suis encore venue en puiser dimanche dernier !

L'ERMITE – Oui, jusqu'à dimanche ! Mais depuis hier à la vêprée, j'ai perdu toute confiance ! D'ailleurs, aujourd'hui matin, j'en ai eu les preuves.

NOELLE – Lesquelles, donc ?

L'ERMITE – Les chevreuils qui viennent avaler leur pitance ont tout bonnement senti l'eau et aucun d'eux n'a bu ! Cette fontaine-ci colporte dans sa course un poison de mort ! Je la recouvrirai avec des branches de sapins pour que les gens s'en méfient.

NOELLE – Le berger de la ferme de Joubiéval serait-il passé par ici ?

L'ERMITE – Dieu sait, femme ! Toujours est-il que c'est une dure épreuve que le Grand Maître nous envoie ! Voulez-vous un bon conseil ? Allez jusqu'à la roche du bois de sapins ; à cet endroit, la source qui jaillit du sol vous servira de boisson.

NOELLE – Berger de malheur, va ! Et le pire, c'est que, de son côté, la Justice n'est pas très active. On n'arrêtera probablement cet Allemand de malheur que lorsque le juge aura attrapé le croup ou la lèpre ! Dites donc, père ermite, à propos du berger, connaissez-vous la raison pour laquelle le vieux prêcheur de chez le bourgmestre a quitté le moulin ?

L'ERMITE – Parce qu'on a changé la potale de place, m'a-t-on dit.

NOELLE – C'est bien cela ! Avant de s'en aller, il est venu me dire au revoir et il m'a laissé entendre que cette affaire-là ne se passerait pas sans vacarme. Il viendra un jour, m'a-t-il dit, que le saint de la potale

ensorcellera les gens au lieu de les guérir !

L'ERMITE – Paroles de colère que tout cela. Croyez-moi, ce sont des propos d'un têtue mulet. A-t-on jamais vu plus drôle de corps que ce berger-là ? Avec le temps, cela s'oubliera et il reviendra peut-être veiller sur les brebis du bourgmestre.

NOELLE (*s'en allant par la droite en face de l'ermitage*) – Veuillez tous les saints que vous disiez vrai, père ermite. Je vais de ce pas à la roche de la sapinière. Et encore merci !

L'ERMITE – Au revoir, femme !

(L'ermite remonte dans son logement tout en récitant ses prières et ferme la porte ; au loin, les cramignoneurs recommencent à chanter. Tout à coup, le bourgmestre arrive par le fond, côté gauche. Il vient de se faire mordre par une vipère. Gémissant et se tortillant, il frappe à la porte de l'ermitage. Il se laisse tomber. Les chanteurs s'arrêtent.)

SCÈNE 7

Le bourgmestre – L'ermite

L'ERMITE (*ouvrant la porte*) – Qu'avez-vous, bourgmestre ?

LE BOURGMESTRE (*gémissant*) – Une vipère m'a mordu, père moine !

L'ERMITE – Une vipère, mon Dieu ! Allez, montrez-moi ! C'est à la main ?

LE BOURGMESTRE – Oui, en ramassant ma cognée qui venait de m'échapper des mains !

L'ERMITE – Quel malheur ! Et je n'ai rien ici pour vous soigner ! C'est que je suis bien démuni, bourgmestre ! (*Regardant sa main.*) Seigneur, comme votre main gonfle ! (*Le bourgmestre gémit.*) Donnez-moi quand même votre mouchoir de cou. (*Il lui enlève le mouchoir.*) Laissez-moi vous garroter. (*Le bourgmestre gémit encore.*) Je vais le serrer un peu, comme ceci.

LE BOURGMESTRE – Faites doucement, père moine ! Je souffre beaucoup !

L'ERMITE – Maintenant, je pars sans tarder sur la terre abandonnée du Pré Housart vous couper du plantain : cette plante-là vous sera bénéfique. (*L'aidant à se redresser.*) Allez, entrez dans ma maison... un peu de courage... la douleur passera. (*Le soutenant pour qu'il puisse rentrer dans l'ermitage.*) Allez, entrez dedans. (*Étant dehors.*) Asseyez-vous ici sur le coussin de feuilles ! (*Il sort avec un couteau et ferme la porte.*) Un peu de patience, bourgmestre, je ne tarderai guère ! (*Il sort vivement par le fond, côté gauche. Au loin, les cramignoneurs chantent.*)

SCÈNE 8

Le berger – Puis Thérèse

Après quelques secondes, le berger, observant de-ci de-là, arrive par le fond (côté droit). Il s'arrête, met sa main droite au-dessus de ses yeux et regarde s'en aller l'ermite. L'homme s'avance vers la potale, regarde de tous les côtés s'il ne vient personne ; il prend subrepticement le saint hors de sa protection et y glisse un diable couvert d'une branche de sapin. – Au moment où il s'empare de la statue, un coup de fusil retentit. L'homme est tout surpris et, se baissant, il part par la droite avec le saint caché sous son caban. – Durant cette scène, les cramignoneurs n'arrêtent pas de chanter. – Un temps après, à droite, par le sentier situé en face de l'ermitage, la meunière arrive avec une brouette portant une manne et deux cruches en cuivre. Elle vient à la fontaine, emplis ses deux cruches, les remet sur la brouette, puis se met à genoux, prend deux mouchoirs de tête et les rince dans l'eau. L'air du cramignon diminue d'intensité. – Séverin arrive par le sentier situé près de la fontaine, portant son fusil et deux lapins.

SCÈNE 9

Thérèse – Séverin – Puis le bourgmestre

SÉVERIN (*étonné*) – Ça alors, tu es venue te perdre ici ?

THERESE (*relevant la tête*) – Ah te voilà mon bien-aimé. Je suis si contente de te revoir !

SÉVERIN – Mais... moi aussi ! Tu viens rincer ici, à présent ?

THERESE – Oui, dimanche passé, l'ermite m'a dit que cette eau-ci lui servait de boisson. Du reste, ce

n'est pas dans un tel endroit que le berger d'Allemagne viendra jeter son poison ! (*Voyant les lapins.*) Tu as tué deux lapins !

SÉVERIN – Oui, je les ai promis à l'ermite.

THERESE (*méprisante*) – Promis à l'ermite ! Oui, pour ce vieux barbu-là, il n'y a rien de trop chaud ni de trop froid ; en attendant, moi, on m'oublie !

SÉVERIN – Ne parle pas si fort, le moine pourrait t'entendre !

THERESE – Il est parti... Étant sur les talus, je l'ai aperçu alors qu'il montait vers le Pré Housart. Et bien, et la promesse que tu m'as faite, quand la tiendras-tu ?

SÉVERIN (*perdu*) – Et bien Thérèse, tu le sais bien : j'attends le jour de la Saint-Hubert !

THERESE (*mordante*) – Tu attends toujours, toi !

SÉVERIN – Et puis, tout compte fait, ne penses-tu pas que...

THERESE (*coupant*) – Que quoi donc ?

SÉVERIN (*hésitant*) – Voilà, vois-tu, je crois...

THERESE (*vivement*) – Que crois-tu au juste ?

SÉVERIN – Qu'une pareille action ne me laisserait aucun repos.

THERESE (*se redressant et secouant rudement un mouchoir*) – Va-t-il falloir que je me fâche ??? Aucun repos ! Tu ne seras pas choyé avec moi ? Tu n'auras pas du bonheur ?

SÉVERIN (*perdant pied*) – Écoute, de cette manière-là...

THERESE (*coupant*) – Maintenant que la langue du berger ne nous portera plus préjudice, tu pourras agir à ta guise. Et puis, mon chéri, d'un autre côté, Aurélie m'a dit qu'elle ne quittera pas le village. Elle travaillera ; nous autres, nous pourrions passer le temps à nous aimer, à nous promener.

SÉVERIN – Oui, nous promener pendant que le bourgmestre reposera six pieds sous terre !

THERESE – Mérite-t-il de vivre, seulement ! Il ne pense qu'à complaire les gens du village, il me néglige et n'a pas plus d'estime pour moi qu'une poignée de poussière !

SÉVERIN – C'est toi qui parle ainsi, Thérèse ! J'ai toujours constaté que ton mari avait beaucoup d'amour et d'attentions envers toi !

THERESE (*vivement*) – Tu vas te mettre de son côté, maintenant ? Que m'as-tu promis ?

SÉVERIN (*faisant la révérence*) – De te cajoler, bel ange ! Et de ne pas manquer mon coup le jour de la Saint-Hubert !

THERESE (*secouant son fichu*) – Voilà comme j'aime t'entendre parler ! Ainsi, nous sommes d'accord ! Et ces deux lapins-là, c'est pour l'ermite, as-tu dit ?

SÉVERIN – Oui, Thérèse.

THERESE (*les arrachant de ses mains*) – Non, c'est pour moi, s'il te plaît ! L'ermite n'a qu'à vagabonder et ne pas tant marmotter des paternotres, ni mendier chez les gens ! (*Elle place les lapins sur sa brouette.*)

SÉVERIN – Le moine va répandre que je ne sais pas tenir mes promesses ! Et cependant, il m'a bien rendu service !

THERESE – Tiens !... Il t'a rendu service ! Lequel au fait ?

SÉVERIN (*ne sachant quoi inventer*) – Eh bien... il faut savoir que l'autre jour...

THERESE (*coupant*) – Allez, conduis ma brouette jusqu'à la route, tu me raconteras cela !

SÉVERIN (*hésitant*) – Conduire ta brouette ?

THERESE – Quelle gêne y a-t-il à cela ? J'ai peur d'être empêtrée là dans les pierres.

SÉVERIN (*se décidant*) – D'accord, je vais la conduire.

THERESE – Et bien, que voulais-tu dire ?

SÉVERIN – Comment cela ?

THERESE – L'affaire avec l'ermite, bien sûr !

SÉVERIN – Oho ! À propos du service. Et bien... c'est... c'est à propos de mon fusil... Oui, c'est cela ! Je l'avais oublié un jour de la semaine passée près du marronnier du... monticule, l'ermite me le rapporta. (*Il avance de deux pas avec la brouette. Le bourgmestre entrouvre la porte de l'ermitage et il les épie.*) Je lui dois, me semble-t-il, un peu de reconnaissance.

THERESE (*l'attrapant par le cou*) – Tu es si caressant qu'il faut que te t'embrasse. (*Elle lui donne un baiser.*)

SÉVERIN – Attention, Thérèse, si quelqu’un nous voyait !

THERESE – Ainsi, le jour de la Saint-Hubert, tu me débarrasseras de mon bête mari ? (*S’en allant en suivant Séverin.*) Comme je jubilerai ce jour-là !

SCÈNE 10

Le bourgmestre

LE BOURGMESTRE (*tout perdu – descendant les escaliers*) – Madone de ma mère ! Elle me trompe ! Elle me trompe ! (*Tout en se tortillant, il se laisse tomber sur les souches, et il gémit.*) Avec le tordeur... elle !... Elle me trompe avec lui ! Seigneur ! (*pleurant*) Avec lui. (*Il reste là, hagard, sans prononcer une parole. Sur les arbres, une pie jacasse. On entend l’air du cramignon en sourdine.*)

SCÈNE 11

L’ermite – Le bourgmestre

Vite et bien, l’ermite rentre par le fond, veut remonter dans sa maison mais n’y voit personne. Entendant gémir, il regarde vers les souches et aperçoit le bourgmestre.

L’ERMITE (*étonné*) – Comment, bourgmestre, que faites-vous là ? Allez, rentrez que je puisse vous soigner.

LE BOURGMESTRE (*souffrant*) – Il vaut mieux me laisser en paix, père moine !

L’ERMITE – Vous laisser en paix ? Quand je vous aurai soigné, sûrement ! Venez, j’ai trouvé du plantain.

LE BOURGMESTRE (*fiévreux*) – Rien ne pourra jamais me guérir, père moine ! Une autre vipère m’a mordu ! (*s’emportant*) Et cette fois, c’est au cœur !

L’ERMITE (*frémissant*) – Au cœur, dites-vous ?

LE BOURGMESTRE – Oui, et elle m’a craché tout son venin !

L’ERMITE (*tout sonné*) – Son venin au cœur ! Je ne vous comprends pas du tout, vous savez, bourgmestre !

LE BOURGMESTRE – Si, au cœur, père moine ! (*Montrant la potale*) Et le saint de la potale en est témoin ! Témoin de la morsure qu’elle m’a fait au cœur !

L’ERMITE (*le redressant et le soutenant*) – Allez, entrez dans ma maison, vous m’expliquerez cela ! Vite, je vais vous soigner !

LE BOURGMESTRE (*parlant comme un sot*) – Une morsure au cœur, père moine, c’est là qu’elle m’a donné le coup de la mort !!!

L’ERMITE – Le saint de la potale va vous guérir ! Allez, courage, bourgmestre, courage. (*Il aide le bourgmestre à rentrer dans l’ermitage. Le bourgmestre gémit. Au loin, les cramignoneurs chantent.*)

Le rideau tombe très lentement.

QUATRIÈME ACTE

Même décor qu’au deuxième acte

SCÈNE 1

L’ermite – Aurélie

Le crasset est allumé (il est entre 6 et 7 h. du soir). L’ermite est assis. Aurélie écurie les cruches en cuivre ou repasse avec un fer à la mode en ce temps-là.

L’ERMITE – Oui, ma fille, c’est comme je vous le dis.

AURÉLIE (*étonnée*) – Il vous a repoussé, père ermite ?

L’ERMITE – C’est à croire qu’il ne reconnaît plus personne. Rarement on a vu une folie aussi fameuse que celle-là ! Et voilà huit jours que ça dure.

AURÉLIE – Pauvre bourgmestre, lui fallait-il cette mauvaise passe là ?

L'ERMITE – Et lui, il ne fait que crier : « Elle m'a mordu au cœur ! Elle m'a mordu au cœur ! ». Les médecins de l'hospice ont bien essayé de comprendre ce qu'il veut exprimer. Le sauront-ils jamais ! Et pourtant, j'ai la certitude qu'il a dû se passer quelque chose pendant que je suis parti à la recherche de plantain.

AURÉLIE – En effet, voilà ce qu'il nous faudrait savoir. C'est bien cela la clé de l'énigme, me semble-t-il. Et sa main, guérit-elle ?

L'ERMITE – Je le pense, car de ce côté-là, les religieuses ont bien utilisé les remèdes. (*Soupirant*) Oui ma fille, voilà une cure qui m'aura placé dans une fâcheuse posture. Ainsi, la distance qui existe d'ici à Houffalize me casse bras et jambes !

AURÉLIE – Oui bien sûr, mais vous avez déjà entrepris trois fois le voyage à l'hospice depuis mercredi passé ; c'est trop marcher ça pour vous !

L'ERMITE – Suite à ce malheur-là, j'ai vraiment négligé la potale ; je me demande ce que le saint doit se dire d'être si peu estimé. Et qu'est-ce qu'il a pu pleuvoir ces jours-ci ! Pleuvoir ! Toujours pleuvoir ! Aussi, n'ai-je vu aucun pèlerin !

AURÉLIE – Ne vous désespérez pas, savez-vous ! Dans quelques jours, nous bénéficierons du soleil de la Saint-Martin.

L'ERMITE – Ce qui m'inquiète le plus, n'est-ce pas, c'est ma vue qui baisse fort. Des fois, j'ai comme une toile qui se fixe sur mes yeux ! (*Se dressant*) Cette fois, je ne m'attarde plus : je vais remonter vers mon logis. Quand la dame reviendra, si elle avait des nouvelles, qu'on veuille bien me les communiquer !

AURÉLIE – D'accord, la malle-poste arrive vers 7 heures.

SCÈNE 2

Séverin – L'ermite – Aurélie

SÉVERIN (*entrant et pendant son fouet*) – Bonjour père ermite, Aurélie.

L'ERMITE – Maître Séverin !

AURÉLIE : Séverin !

L'ERMITE – Il va falloir que vous donniez encore un fameux coup d'épaule. Sans vous, l'ouvrage du bourgmestre resterait en plan !

SÉVERIN – On se le doit, n'est-ce pas, père ermite. Moi, je charrie, Noëlle nourrit les bêtes et traite les vaches.

L'ERMITE – Dites, mes enfants, la mésaventure du bourgmestre ne va-t-elle pas retarder votre mariage ?

SÉVERIN – Oui et non, père ermite. Cependant, si cela était requis, nous l'attarderions. Malgré tout, j'ai le sentiment que la folie du bourgmestre ne durera pas.

L'ERMITE – C'est à souhaiter, mais j'en doute... À propos, sa dame sait-elle que vous allez vous marier ?

AURÉLIE – Écoutez, père ermite, juste avant cette affaire, comme vous le savez, Séverin et moi avons conclu nos accordailles le jour où l'on a emmené le bourgmestre à l'hospice. Depuis, on a eu tant de dépit et d'embarras que je n'ai pu trouver le moment propice pour en parler à Madame.

L'ERMITE – Vous ferez comme vous pourrez, sans doute. C'est donc entendu, si sa dame a des nouvelles, venez m'en faire part.

AURÉLIE – Si vous preniez une lampe pour remonter, il fait si noir !

L'ERMITE – Je vous remercie, mais je suis tellement habitué aux pierres du sentier.

AURÉLIE ET SÉVERIN – Bonsoir, père ermite. (*Séverin regarde s'en aller l'ermite puis rentre.*)

SCÈNE 3

Séverin – Aurélie

SÉVERIN – Il me semble, Aurélie, que le meilleur pour nous serait de se marier sans tarder, quoi qu'il arrive !

AURÉLIE – Penses-tu Séverin ?

SÉVERIN – Nous ne pouvons raisonnablement pas attendre que le bourgmestre ait retrouvé ses esprits !

Ça pourrait durer des mois !

AURÉLIE – Pauvre Thérèse, que va-t-elle faire ? Que va-t-elle devenir ?

SÉVERIN – Tu vas la plaindre, toi, maintenant ?

AURÉLIE – N'est-elle pas malheureuse ?

SÉVERIN – Elle, malheureuse ! Écoute, son mari serait à peine mort depuis deux mois qu'elle aurait déjà choisi quelqu'un !

AURÉLIE (*étonnée*) – Que dis-tu là, Séverin ?

SÉVERIN – Je connais les côtés pile et face de l'affaire. Thérèse a épousé le bourgmestre à cause de sa fortune ! Elle ne tient pas plus à son homme qu'à ce fouet-là, crois-moi !

AURÉLIE (*encore plus étonnée*) – Eh bien, tu m'en apprends de belles ?

SÉVERIN – Enfin, toi qui est en permanence dans leur ménage, comment ne t'en es-tu pas aperçue ?

AURÉLIE – En ce qui me concerne, je considère que Thérèse est aux petits soins envers le bourgmestre.

SÉVERIN – Aux petits soins ? Des faussetés ! À ta place, selon moi, dès qu'elle rentrera, je lui parlerais de nos projets de mariage et si jamais elle trouve à redire...

AURÉLIE (*coupant*) – Thérèse, trouver à redire ! Pourquoi trouverait-elle à redire ?

SÉVERIN – Parce que... parce que, dernièrement, tu lui as promis de ne pas la quitter. Alors, raison de jalousie !

AURÉLIE (*ahurie*) – Raison de jalousie !!!

SÉVERIN – Oui, jalouse de te voir devenir, toi la servante, l'épouse d'un maître ! Crois-moi, comme je la connais, elle pourrait te chercher misère.

AURÉLIE – Thérèse me chercher misère !

SÉVERIN – Comme je te le dis ! Mais n'hésite pas, sais-tu, si elle se fâche soudainement, fais ta valise et va passer la nuit chez Noëlle. Alors, le lendemain nous irons ensemble chez le notaire !

AURÉLIE – Mais Séverin, penses-tu que Thérèse...

SÉVERIN (*coupant*) – Tu peux me croire. C'est donc bien compris, si elle pique une colère hors de proportion, pars chez Noëlle.

AURÉLIE (*troublée*) – Je ne sais plus que penser dans cette affaire !

SCÈNE 4

Noëlle – Aurélie – Séverin

NOELLE (*sur le pas de la porte*) – Mais oui, ma foi, c'est le berger ! Quelles nouvelles, vieux béliet, viens-tu reprendre le travail ?

AURÉLIE (*étonnée*) – Le berger, dit-elle ?

NOELLE (*encore sur le pas de la porte*) – Entre va, viens profiter d'une flambée.

SÉVERIN – Encore une fois, ce sorcier-là ! Je vais dans la pièce d'à-côté ; il vaut mieux qu'il ne me voit pas. (*Il entre dans la pièce d'à-côté.*)

NOELLE (*elle entre – Elle porte un seau à traire et une lanterne avec une chandelle qui y brûle.*) – Regarde un peu Aurélie, voici notre vieux prêcheur ! (*Elle entre dans la cuisine, met le seau à traire sur le banc qui est placé à côté de la table, ouvre la lampe et souffle la chandelle.*)

SCÈNE 5

Le berger – Noëlle – Aurélie

LE BERGER (*étant sur le seuil, rudement*) – Bonsoir les femmes ! (*Il entre.*)

LES FEMMES – Berger !

LE BERGER – La dame est-elle ici ?

NOELLE – Ni la dame, ni le maître, berger !

LE BERGER – Le maître... je le savais !

NOELLE – Tu le savais ? Et bien, sache que sa dame est partie aussi !

LE BERGER – À l'hospice !

NOELLE – Partie voir son mari, mon ami... Eh quoi, connaîtrais-tu l'affaire ?

LE BERGER – Si je la connais ! Mieux que quiconque, sûrement ! Quelqu'un peut dire avoir entendu et vu ce qui est la cause du dérangement du bourgmestre. (*appuyant*) Ce qui est la cause, femme !

AURÉLIE (*étonnée*) – Vous, berger ?

LE BERGER – J'étais dans les bruyères près de l'ermitage quand le malheur est arrivé. (*appuyant encore*) J'ai entendu et j'ai vu !

AURÉLIE (*intriguée*) – Et que s'est-il passé, dites ?

LE BERGER – Jeune fille, je ne veux pas discuter avec vous. Souvenez-vous : quand je travaillais ici, vous me demandiez de me taire chaque fois que je parlais pour le bien de l'un ou de l'autre ! Vous ne saurez rien. (*Avec ruse.*) À moins que le tordeur Séverin voudrait parler à ma place !

AURÉLIE (*surprise*) – Séverin était là ?

NOELLE – Il était là ? Dis-le moi, vieux renfermé ? C'est une chose que nous devons savoir, tu sais ça !

LE BERGER – Je me tais. Pourtant, il se peut qu'un jour je parle. (*malicieusement*) Si quelquefois le tordeur devenait muet. Peut-être choisirai-je le moment. Je connais, vois-tu, femme, une vipère plus dangereuse encore que celles qui se cachent dans les ronces ! Cette vipère-là mord au cœur ! Comprends-tu Noëlle ?

NOELLE – Je n'y comprends rien !

LE BERGER – À la garde de Dieu, femme ! Je suis venu te demander si je peux monter au fenil. Je me souviens y avoir laissé quelques statues. J'en ai besoin.

NOELLE – Eh bien, aurais-tu déjà les poches trouées ? Tu veux les vendre peut-être tes statues ?

LE BERGER (*s'en allant*) – J'en ai besoin, t'ai-je dit !

NOELLE (*le suivant*) – Dis, berger, conte-nous un peu ce qui s'est passé. Ne quitte pas le village sans nous divulguer ce mystère-là !

(*Aurélie, toute défaite, les regarde s'en aller. Elle rentre et se dirige rapidement vers la porte située sur le côté.*)

SCÈNE 6

Aurélie – Séverin

AURÉLIE (*appelant*) – Séverin !

SÉVERIN (*ouvrant la porte*) – C'est au fenil qu'il est parti ?

AURÉLIE – Oui. L'as-tu entendu ? Tu connais ce qui s'est passé, dit-il.

SÉVERIN (*fâché*) – C'est un emmancheur de querelles ! Il me hait et il ne saurait pas dire pourquoi. En effet, le jour de l'accident, je suis passé par l'ermitage afin de déposer les vases dans la potale et...

AURÉLIE (*coupant*) – Mais enfin, que veut-il dire « avec la vipère encore plus dangereuse que celles qui se cachent dans les ronces » ?

SÉVERIN – Et bien, pour moi c'est bien sûr une femme qui aura refusé de lui acheter une statue ou qui en aura ri !

AURÉLIE – L'homme parlait à propos de la folie du bourgmestre. Une vipère qui mord au cœur, dit-il ! Et d'après l'ermite, ce sont les propos que le bourgmestre répète sans relâche. On pourrait croire que le berger a entendu et vu quelque chose ! Essaie de le faire parler, toi Séverin, au besoin force-le !

SÉVERIN – Saurais-tu forcer le diable ? Et le diable, c'est ce berger-là !

AURÉLIE – Mais pourtant, Séverin, si tu pouvais...

SÉVERIN (*coupant*) – Écoute, cet homme-là, dans son jeune temps, a été rebuté par les jeunes filles et depuis il cherche à causer problèmes aux fiancés et à mettre le désaccord parmi les ménages.

AURÉLIE – Mais à propos du bourgmestre, si tu pouvais savoir ? J'ai entendu et vu dit le berger et l'ermite certifie qu'il s'est sûrement passé quelque chose alors qu'il était parti à la recherche de plantain.

SÉVERIN – Je m'y perd, vois-tu, dans un tel écheveau ! Toujours est-il que je te recommande de ne plus adresser la parole à ce joueur de tours ! (*Il craque une allumette, la pousse dans le quinquet et allume la chandelle d'une lampe en verre.*) À écouter toutes ses divagations, tu pourrais hériter de quelques grains de folie !... Méfie-toi... Je me sauve : je vais donner leur pitance au hongre et au pommelé !

SCÈNE 7

Noëlle – Séverin – Aurélie

NOELLE (*entrant*) – Dis, Séverin, sais-tu que le prêcheur est revenu ?

SÉVERIN – Aurélie me l’a dit.

NOELLE – Il va partir vendre une statue à la ferme du Teûtê ; mets-toi en chemin sur ses traces quand il partira et essaye de le faire parler !

SÉVERIN (*s’en allant*) – Pour récolter des mensonges !

NOELLE (*le regardant partir*) – Des mensonges ! Mentirait-il ce vieux bouc-là ! (*à Aurélie*) Ce qui est sûr, ma fille, c’est que je vais le rattraper, attends un peu !

AURÉLIE – Voudra-t-il te parler ? Il est si têtù !

NOELLE (*s’en allant*) – Quand je devrais le tirer par la barbe !

(*Toute drôle, Aurélie ferme la porte. Elle réfléchit un moment, prend la lettre qui est sur la dresse et la lit durant un certain temps. Elle remet la lettre à sa place, réfléchit encore, replie un drap ou termine d’essuyer une cruche. Alors, toute désespérée, elle commence à monter à l’étage. Quand la jeune fille arrive au milieu de l’escalier, Thérèse, chargée de paquets, entre toute abattue et s’assied. Pendant cette scène, la femme essuie ses larmes avec un mouchoir de poche, ce qui empêche Aurélie de constater que sa patronne est atteinte des symptômes de la lèpre.*)

SCÈNE 8

Thérèse – Aurélie

AURÉLIE – Oh ! vous voilà, Thérèse ! Quelles sont les nouvelles ?

THERESE (*se lamentant*) – J’ai tant de peine, Aurélie ! Tant de peine ! Pauvre homme, va !

AURÉLIE (*descendant*) – Irait-il plus mal peut-être ?

THERESE (*pleurant*) – C’en est fini de lui, Aurélie. (*Hoquetant*) Mon bien-aimé ne reviendra jamais plus au moulin !

AURÉLIE – Quelle misère !... Avez-vous pu lui parler ?

THERESE – Hélas, les médecins n’ont pas voulu que j’aille à ses côtés ! Et pourtant, les ai-je suppliés ! tant suppliés !

AURÉLIE – Alors, comment savez-vous ?

THERESE – C’est eux, n’est-ce pas, qui m’ont fait comprendre que mon pauvre Pol avait déjà un pied dans la tombe. Il mord tout qui veut s’en approcher et refuse de s’alimenter ! (*Gémissant*) Sans lui, que vais-je devenir, Aurélie ?

AURÉLIE – Et les médecins ont-ils enfin compris ce qui causait cette folie ?

THERESE (*gémissant*) – Non, Aurélie, ils ne comprennent pas ! C’est un cas, disent-ils, comme on n’en a jamais connu ! Mon pauvre homme, va ! Je suis si malheureuse !

AURÉLIE – Allez, reprenez-vous !

THERESE – À propos, allez un peu porter ce paquet chez les Goffinet... Je suis tellement perdue que j’ai oublié de leur remettre en passant devant chez eux. C’est de la part de leur fille qui est infirmière à l’hospice.

AURÉLIE (*prenant une lampe et allumant la chandelle*) – J’y cours de suite. Je vais utiliser une lampe, il fait tellement sombre. (*Thérèse essuie ses larmes.*) Apaisez-vous, je n’arrêterai pas. (*Elle part avec la lampe et le paquet.*)

(*Thérèse se dresse brusquement, change subitement d’humeur, met les paquets de côté, va dans l’armoire, prend une tasse, s’approche du poêle et se verse une tisane. Tout en buvant à petits coups, elle se dandine comme si elle était contente.*)

SCÈNE 9

Séverin – Thérèse

SÉVERIN (*rentrant avec la lampe*) – Tiens, te voilà revenue ?

THERESE – Ferme la porte, Séverin. (*Il ferme la porte et souffle la chandelle.*)

SÉVERIN – Et bien, que se passe-t-il à l’hospice ?

THERESE – J’ai une nouvelle qui va te réjouir ! Mon homme ne s’en sortira pas vivant ! C’est une affaire de quelques jours !

SÉVERIN (*remettant la lampe en place*) – Ah bon ! Et bien moi aussi j'ai une nouvelle, une nouvelle qui risque de te suffoquer : le berger a vu que tu m'embrassais l'autre jour près de l'ermitage !

THERESE (*tout naturellement*) – Belle affaire ! (*s'avançant*) Tiens, je t'embrasse encore !

SÉVERIN – Ce n'est pas le moment de se baisoter, Thérèse ! Le beger t'a vu et ton mari aussi !

THERESE (*étonnée*) – Que dis-tu là ! Mon homme aussi ?

SÉVERIN – Ce jour-là, quand le bourgmestre a été mordu par la vipère, il a couru jusqu'à l'ermitage et pendant que le moine était parti à la recherche de plantain, ton homme, étant sûrement sur le seuil, a entendu et vu que tu le trompais ! Voilà le mystère éclairci ! Comprends-tu maintenant pourquoi il crie sans arrêt : « elle m'a mordu au cœur ! ».

THERESE – Qui t'a raconté ça ?

SÉVERIN – Les paroles de l'ermite et du berger me l'ont fait comprendre.

THERESE – Et tu te tracasses pour ça, toi ! Ris-en donc plutôt ! Et bien, de cette manière-là, tu n'auras plus besoin de lui faire passer le goût du pain !

SÉVERIN – Tu me peines en tenant de tels propos, Thérèse !

THERESE – Te peiner, alors que dans quelques jours, tu seras l'homme le plus heureux du village. L'obstacle sera hors de notre route, et pour toujours !

SÉVERIN – Et tu penses que toute l'affaire va marcher comme par miracle ! Crois-tu que le berger va se taire ? Car l'homme a souvent prêché parce que, bien souvent, quand nous traînions sur les sarts, tu avais toujours l'habitude de m'embrasser sans jamais t'assurer que personne ne nous observait. Ce diable-là voit tout !

THERESE – Où l'as-tu revu, cette espèce de tigneû ?

SÉVERIN – Ici, au moulin.

THERESE (*étonnée*) – Ici au moulin ! Que venait-il y faire ?

SÉVERIN – Le sais-je, moi !... Il paraît qu'il est allé vendre une statue à la ferme du Teûtê. Et tu peux bien penser que sa langue ne doit pas nous épargner !

THERESE – Il ne bavardera plus longtemps ! N'ai-je pas assez d'argent en poche pour lui clouer le bec... Oh, comme tu me regardes bizarrement ?

SÉVERIN (*s'approchant*) – Tiens, qu'as-tu pour des taches sur les joues et au front ?

THERESE (*toute saisie*) – Des taches !

SÉVERIN (*regardant de plus près*) – Oui, des brunes !

THERESE – Que dis-tu là, Séverin ?

SÉVERIN (*regardant encore*) – Oui, et il y en a beaucoup !

THERESE – Je comprends pourquoi mon visage me brûle tant ! (*courant vers le miroir et se regardant*) Miséricorde ! Séverin, qu'est-ce que le diable m'envoie encore là ! (*se regardant encore*) Mais penses-tu que ce sont des taches ? Attends, je vais me laver le visage, c'est peut-être des éclaboussures !

SCÈNE 10

Noëlle – Thérèse – Séverin

NOELLE (*étant sur le pas de la porte*) – Le prêcheur me fait le temps long. (*Elle entre à la cuisine.*)

THERESE (*fiévreuse*) – Dites, Noëlle, qu'ai-je au juste au visage ?

NOELLE (*s'approchant*) – Ce que tu as sur le visage !... Et bien ma fille, te voilà propre ! Ça, ma foi, c'est la lèpre !

THERESE (*perdue*) – En êtes-vous sûre ?

NOELLE – Sans aucun doute, aussi je me retire de quelques enjambées ! Cela s'attrape ! Recule aussi, Séverin ! (*à Thérèse*) Avec quelle eau t'es-tu lavée ces jours-ci ?

THERESE – Et bien, et bien, Noëlle, avec l'eau puisée à la fontaine de l'ermitage.

NOELLE – Malheureuse ! De l'eau infectée de poison ! Thérèse, qu'as-tu fait là ma fille ? L'ermite n'avait-il pas recouvert de branchages la fontaine pour dissuader les gens d'en puiser ?

THERESE – Je ne m'en souviens pas moi, Noëlle !

NOELLE – Écoute un peu : les taches ne font encore qu'apparaître. Ne t'alarme pas trop. Si tu as la foi, quelques paters au saint de la potale et tu seras guérie !

SÉVERIN – Si j’allais prévenir l’ermite ?

THERESE (*s’asseyant*) – Oui, et dis-lui de descendre jusqu’ici ! Je n’aurai jamais la force de me traîner là-haut ! Demande-lui de venir avec le saint. Je prierai dans la cuisine.

SÉVERIN – J’y vais de ce pas. (*Il ouvre la porte.*)

NOELLE – Prends garde à toi qu’on ne te morde aussi !

SÉVERIN (*s’en allant vers la droite*) – Je me dépêche !

SCÈNE 11

Noëlle – Thérèse

NOELLE – Essue tes larmes, Thérèse ! Ce n’est pas parce qu’un souci survient qu’on doit se mettre en déroute ! La foi te sauvera. Prie... Moi, de mon côté, je t’apporterai de l’eau de la roche du bois de sapins. Bonne nuit... et dors bien... Demain, quand je viendrai, tu seras soulagée ! Sais-tu bien quoi, si je vois le berger, je le mettrai au courant !

THERESE – Non, non, ne lui dites rien, Noëlle. Rien, vous comprenez ?

NOELLE (*s’en allant*) – Si, il vaut mieux ; à lui de t’instruire les orémus qu’il faut réciter pour que le saint te guérisse ! (*Elle ferme la porte.*)

(*La femme partie, Thérèse se lève brusquement, prend un drap, se met en face du miroir et commence à se frotter telle une enragée. Puis, elle arrête ses gestes désordonnés, se regarde dans le miroir et recommence encore à frotter.*)

SCÈNE 12

Aurélié – Thérèse

(*Aurélié rentre. – La chandelle de sa lampe brûle encore.*)

AURÉLIE – Comment, vous vous lavez ?

THERESE (*s’approchant*) – Regardez un peu mon visage.

AURÉLIE (*soulevant la lampe devant le visage de Thérèse*) – Oh ! des taches ! Depuis quand les avez-vous ?

THERESE – C’est Séverin et Noëlle qui les ont remarquées. Des taches de lèpre, disent-ils !

AURÉLIE (*reculant*) – De lèpre ! (*se rapprochant*) Est-ce bien cela, pensez-vous. Ne serait-ce pas des dartres ou des éclaboussures ? (*Elle souffle la chandelle.*)

THERESE – J’ai le sentiment que ce miroir-là ne restitue plus l’image comme avant !

AURÉLIE – C’est bien possible !... (*Allant dans l’armoire et prenant un petit vase.*) Versez un peu de cette eau-ci sur le gant et frottez-vous avec. C’est de l’eau des Carmes... Je vais chercher le miroir qui est à l’étage. (*Elle monte rapidement l’escalier et entre dans la chambre. Thérèse verse quelques gouttes sur le gant de toilette et se frotte le visage. Elle soupire. Aurélié sort de la chambre à coucher.*) La glace de ce miroir me paraît plus clair. Peut-être verrez-vous mieux quelle est la nature de ces taches... Pensionnez ce miroir-là. (*Thérèse enlève le miroir. Aurélié amène l’autre.*)

THERESE (*se regardant en tremblant*) – Est-ce bien moi, pensez-vous, qui se mire là ? (*reculant*) Mais tout mon visage en est couvert ! (*regardant ses mains*) Mes mains aussi !

AURÉLIE (*regardant*) – Oh !

THERESE – Aurélié, qu’ai-je donc fait au bien-aimé Bon Dieu ? Que lui ai-je fait ? (*s’asseyant à la table*) Aurais-je mérité tant de peines ? Et mon pauvre mari, que dirait-il s’il me voyait si accablée ? Mais vous, Aurélié, avec quelle eau vous êtes-vous lavée ? Vous n’avez aucune tache au visage !

AURÉLIE – Avec l’eau de la roche du bois de sapins. C’est Noëlle qui me l’a apportée.

THERESE (*fiévreuse*) – Et vous n’auriez pas pu me le dire, cela ?

AURÉLIE – Il ne tenait qu’à vous d’en prendre : il y en a là dans la cruche ! Quelle misère ! Cela va nous donner de l’ouvrage à ne pas savoir où donner de la tête et... retarder notre mariage !

THERESE (*toute surprise*) – Votre mariage ?

AURÉLIE – Oui !

THERESE – Vous allez vous marier ? Tiens, ne m’aviez-vous pas promis de ne jamais me quitter ?

AURÉLIE – Et bien, voyez-vous, un parti se présente ; j’aurais tort de le refuser.
 THERESE (*curieuse*) – Un jeune homme du village ?
 AURÉLIE – Jeune... oui, mais il est veuf.
 THERESE (*toute ébahie*) – Veuf ?
 AURÉLIE – C’est le tordeur Séverin.
 THERESE (*toute suffoquée*) – Séverin ! Que dites-vous là ?!! Vous courtisez avec Séverin ?
 AURÉLIE – Cela vous étonne ? Et bien, interrogez l’ermite, c’est lui qui doit nous marier.
 THERESE (*encore plus suffoquée*) – L’ermite, vous marier ?!
 AURÉLIE – Oui, l’affaire a été convenue il y a huit jours.
 THERESE (*rudement*) – Et c’est seulement maintenant que vous m’en parlez !
 AURÉLIE – Écoutez Thérèse, il y avait ici un tel désarroi que je ne pensais guère à vous entretenir de cela.
 THERESE – Et vous comptez que ce mariage aura lieu ?
 AURÉLIE – Mais bien sûr !
 THERESE – Et vous avez confiance dans les déclarations de Séverin ?
 AURÉLIE (*appuyant*) – J’ai confiance en lui et je l’aime !
 THERESE (*mordante*) – Séverin épouser une servante ?! À quoi pensez-vous ?
 AURÉLIE (*étonnée*) – Comme vous y allez, Thérèse ! (*se rebiffant*) Servante, peut-être mais une servante qui a changé de condition !
 THERESE – Et bien, j’aime autant pour vous que pour moi ! Vous avez sûrement mérité une fameuse punition.
 AURÉLIE (*intriguée*) – Une fameuse punition ! Que voulez-vous dire ?
 THERESE – Ainsi donc, vous vous laissez amadouer par un comédien, un faux luron qui a sur la conscience la mort de sa compagne et qui, maintenant, cherche à dévoyer les femmes mariées !
 AURÉLIE – Séverin, dévoyer les femmes mariées ?
 THERESE – Bien sûr ! D’ailleurs, ne m’a-t-il pas dit qu’il se réjouissait de voir mon homme mourir pour pouvoir se marier avec moi ! Comme je le dis ! Oui mais je lui ai fait comprendre qu’il se trompait d’adresse !
 AURÉLIE – Vous dites qu’il vous faisait la cour ?
 THERESE – Et ce n’est pas d’aujourd’hui ; cela date d’avant la mort de sa femme. Écoutez, la meilleure chose à faire si vous ne voulez pas que les gens vous montrent du doigt !...
 AURÉLIE (*stupéfaite*) – Les gens, me montrer du doigt !
 THERESE – Vous le serez, vous dis-je, à fréquenter ce malappris ! Aussi, moi à votre place, pour m’épargner des peines et le... déshonneur, je quitterais le village sans tarder !
 AURÉLIE – Quitter le village !!! (*vivement*) Et bien je le quitterai ! Je le quitterai afin de vous laisser toutes vos aises auprès du tordeur !
 THERESE (*fâchée*) – Que vous permettez-vous de me dire là ?
 AURÉLIE (*étant sur l’escalier*) – Le tordeur, votre amoureux ! Maintenant, je comprends les paroles de l’ermite : vous aviez une liaison avec Séverin près de l’ermitage alors que le moine était parti à la recherche de plantain. Ainsi, je me souviens de cela, vous avez ramené de l’eau de la fontaine. (*déchaînée*) C’est vous, femme mal intentionnée, qui avez mordu votre mari au cœur ! (*montant l’escalier tout en pleurant*) Oh ! Thérèse, Thérèse ! (*Dès qu’Aurélie pénètre dans la chambre, Séverin entre.*)

SCÈNE 13

Séverin – Thérèse

SÉVERIN – L’ermite va venir, tu sais ! (*étonné d’entendre pleurer Aurélie*) Que se passe-t-il ? (*regardant Thérèse*) Il va venir avec le saint. (*regardant vers l’escalier puis observant Thérèse*) Aurélie pleure ? Qu’a-t-elle, dis-moi ?
 THERESE – Ce qu’elle a, Séverin, ce qu’elle a : elle aussi est devenue folle !
 SÉVERIN – Aurélie ?
 THERESE – Une folie de grandeur, tu sais ! Ne s’est-elle pas mise dans l’idée que tu la recherchais ! Le

mariage est décidé, vient-elle de me dire !

SÉVERIN (*ne sachant que dire*) – Ainsi donc... dis-moi un peu... comment puis-je donc... Que lui as-tu répondu ?

THERESE – Un chapelet de moqueries, bien sûr ! Tellement fâchée, elle vient de me dire qu'elle s'en allait !

SÉVERIN (*respirant*) – Ah ! elle s'en va ! Tant mieux après tout, c'est mieux ainsi !

THERESE – Oui, c'est préférable. Encore une pierre hors de notre route ! À présent, nous ferons à notre guise ! Plus de berger, plus de servante, plus personne pour médire sur nous. (*Toute joyeuse, elle veut s'approcher de Séverin.*)

SÉVERIN – Ne me touche pas, s'il te plaît, la lèpre ça s'attrape !

THERESE – Demain, je serai guérie, c'est sûr. J'ai la foi, vois-tu, mon bien-aimé ! Je marmotte tellement des oraisons que le saint ne peut qu'exaucer mes prières !

SÉVERIN – Comme je suis soulagé qu'Aurélie s'en va ! Tellement content !

THERESE – Oui, et ne voilà-t-il pas qu'elle vient de me dire que c'est de notre faute à tous les deux si Pol est devenu fou !

SÉVERIN (*hébété*) – Elle t'a dit cela ? Ça alors ! Qu'est-ce qui lui a donné à comprendre cela ?

THERESE – Les paroles de l'ermite. Et elle sait aussi que, ce jour-là, je suis allée puiser de l'eau à la fontaine. Je suis une mal intentionnée, vient-elle de me lancer !

SÉVERIN – Cent mille tonnerres ! Et où va-t-elle aller ?

SCÈNE 14

Aurélie – Séverin – Thérèse

AURÉLIE (*du haut de l'escalier. Avec deux baluchons et pleins d'objets hétéroclites placés sous ses bras*) – Sûrement pas chez Noëlle ! (*descendant*) Je pars par la malle-poste de huit heures !

SÉVERIN – Avec la malle-poste !

AURÉLIE – Je vais à Vielsalm. Demain, je prendrai le char-à-ban de Liège.

THERESE (*moqueuse*) – Que Dieu vous conduise, ainsi !

SÉVERIN (*voulant la retenir*) – Allez, Aurélie, expliquons-nous !

AURÉLIE (*vertement*) – Laisse-moi passer, Judas !

SÉVERIN – Mais Aurélie, crois bien...

AURÉLIE (*ouvrant la porte*) – Je ne vous connais plus, monsieur ! Faites vos mamours à la meunière, tenez là ! (*Elle lui referme la porte au nez.*)

THERESE (*qui s'est avancée*) – Reste ici, Séverin, ne la suit pas, ce n'est qu'une fille sans cervelle !

SÉVERIN (*reculant vers la droite*) – Ne me touche pas !

THERESE – Tu te fâches ? Allez, chéri, reprends tes esprits ! Demain, tu seras bien content, le saint m'aura guérie ! Suis-je plus atteinte que le berger ?

SCÈNE 15

L'ermite – Thérèse – Séverin, puis le berger

L'ERMITE (*entre et laisse la porte ouverte*) – Me voici, dame Thérèse. Mais, dites-moi, qu'a-t-elle la jeune Aurélie, elle part en pleurant !

THERESE (*faisant l'étonnée*) – Elle pleure ? Et bien, c'est de me voir bien accablée, voyez-vous père ermite !

(*Mouvement de colère de Séverin. Il veut sortir mais le berger arrive sur le seuil. Séverin recule en baissant la tête. Thérèse et l'ermite ne voient pas le berger.*)

L'ERMITE (*s'approchant de Thérèse*) – Oui, c'est bien la lèpre que vous avez contractée-là, dame Thérèse ! Quelle épidémie ! J'ai amené le saint avec moi, je vais le placer sur la table, vous pourrez le prier. Pendant ce temps, Séverin et moi irons un peu bavarder dans la pièce voisine.

THERESE (*s'asseyant*) – Comme il vous semble, père ermite.

L'ERMITE (*mettant la statue qu'il tenait sous son caban au milieu de la table*) – Je la mets ici au milieu.

THERESE (*regardant avec horreur*) – Oh ! mais c'est un diable !!! (*Le berger sourit.*)

L'ERMITE (*reculant*) – Madone du ciel, un diable !!!

THERESE (*hors d'elle*) – Et le saint, père ermite, le saint qui doit me guérir ?

LE BERGER (*d'une voix infernale*) – Te guérir ! Penses-tu qu'un saint voudrait guérir une vipère ? Tu es juste bonne à invoquer le diable !

L'ERMITE – Que dites-vous là, berger ?

LE BERGER (*s'empportant*) – Oui, vipère, invoque le diable car c'est lui qui t'a poussée à mordre ton mari au cœur lorsque tu embrassais le tordeur !

(*Séverin s'en va, tout en baissant la tête.*)

L'ERMITE – Notre-Dame !

LE BERGER – Des diables, il n'y en aura jamais assez ici au moulin, jamais assez là où la femme qui y loge a choisi de marcher en dehors du droit chemin. (*regardant l'ermite*) Le saint ne peut plus rien pour elle ; c'est avec Lucifer qu'elle a fait un marché. (*À Thérèse*) Aujourd'hui, le saint est en colère, le voilà transformé en diable pour te maudire et pour te crier que tu te chagrineras tellement que la lèpre t'emportera en terre. (*Faisant comme un enragé.*) Ton mari est vengé, vipère ! Ton mari est vengé !!!

(*Il rit de façon satanique en s'en allant. L'ermite s'empare de la statue et la jette dans le poêle. De suite, le diable s'enflamme.*)

L'ERMITE (*reculant tout en tendant les bras*) – Brûle, diable du berger, brûle !

(*À peine le diable est-il jeté au feu, que Thérèse, au désespoir, s'affale sur la table. L'ermite prend une brindille de buis, la trempe dans le bénitier ; il bénit à nouveau la cuisine en récitant des orémus, alors qu'une forte clarté apparaît dans le poêle.*)

(*N.B. – On peut obtenir cette clarté-là grâce à des ampoules rouges dissimulées sur les côtés du poêle.*)

Avril 1930.

